

JOURNAL  
HELVETIQUE  
O U  
RECUEIL

DE PIÈCES FUGITIVES DE  
LITTÉRATURE CHOISIE;

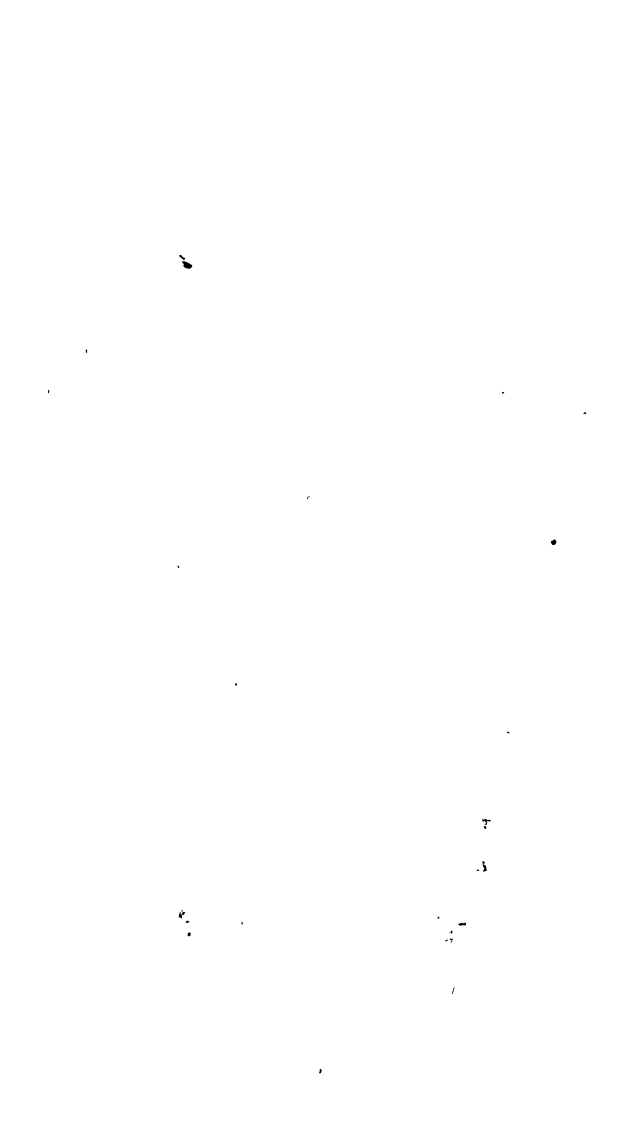
DE POÉSIE ; DE TRAITTS  
*d'Histoire , ancienne & moderne ; de Découvertes des Sciences & des Arts ; de Nouvelles de la République des Lettres ; & de diverses autres Particularités intéressantes & curieuses, tant de Suisse , que des Païs Etrangers.*

DEDIE' AU ROI.

OCTOBRE 1746.

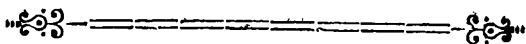


A NEUCHÂTEL.  
DE L'IMPRIMERIE DES JOURNALISTES 1746.





JOURNAL  
HELVETIQUE,  
DEDIE' AU ROI.  
OCTOBRE 1746.



LETTRE

*Sur l'Origine de la Variété des Saisons.*

MONSIEUR,



Vous m'avez chargé plus d'une fois de vous rendre raison de tems en tems , de ce que j'aurois remarqué de plus curieux dans les *Memoires de Trévoux*. Ce Journal, dites vous , ne vous parvient pas : C'est ce qui vous

engage a vous adresser à moi, pour vous en faire conoitre quelques Articles, à ma comodité & à mon choix. Je l'ai déjà fait plus d'une fois. Vous m'avez donné la liberté d'y mettre du mien tout ce que je jugerois a propos. Je me suis prevalu de cette concession dans ce que je vous ai envoie précédemment, & je le ferai encore aujourd'hui. Je dois ajouter une petite excuse avant qu'entrer en matiere, sur ce que je ne vous envoie rien de fort nouveau. La raison en est que le Journal de *Trevoux* ne me parvient que fort tard.

Ce qui m'a le plus siapé dans les derniers Volumes que j'ai lus, c'est une *Réfutation de l'opinion de Mr. Pluche, Auteur du Spectacle de la Nature, touchant l'inclinaison qu'il prétend avoir été donnée à l'axe de la Terre, au tems du Déluge* \*. Les Journalistes nous avertissent d'abord que cette Réfutation est d'un Auteur de leur Société, je veux dire qu'elle est de la main d'un Jésuite, & qu'ils l'ont eue en Manuscrit. Vous devez déjà conclure de là qu'ils en parlent avantageusement. Elle contient d'excellentes choses sur l'opinion Angloise de Burnet, adoptée par Mr. Pluche, nous disent ils.

Vous vous rappelez peut être, *Monsieur,*  
qu'on

\* Mem. de *Trevoux*, Mars 1746. p. 444.

qu'on parla beaucoup autrefois d'un Ouvrage de *Gilbert Burnet*, intitulé la *Théorie sacrée de la Terre* \*. Son Système est des plus singuliers. Il suppose qu'avant le Déluge la Terre étoit autrement formée qu'aujourd'hui. Il conçoit qu'après qu'elle fut tirée du Cahos, sa surface étoit par tout égale, polie & uniforme. Les Montagnes n'en reudoient point la figure raboteute, Dans tout son Globe, il n'y avoit ni creux ni précipices qui en interrompissent la continuité. La Terre se trouvoit posée directement sous le Cercle que décrit annuellement le Soleil. Par là la température de l'Air étoit toujours égale, & on ne connoissoit point l'inegalité des Saisons.

Mais il arriva dans une longue suite de Siècles, que le Soleil dessécha la Terre, & échaufa les Eaux qu'elle renfermoit dans son sein. Il s'y fit des fentes & des crévasses, qui donant un libre passage aux Vapeurs qui s'exhaloient de cette abondance d'eaux entermees & envelopées dans la Croute, l'ébranlerent violemment. Ces Eaux raréfiée, cherchant à s'échaper, rompirent enfin la surface de la Terre, &

T 3 en

\* *Telluris Theoria sacra*, 1681. Il ne faut pas confondre ce Gilbert Burnet avec l'Evêque de Salisburi, qui avoit aussi le même nom.

en séparèrent les principales parties avec un fracas étonnant. La Terre s'éboula dans les Eaux souterraines, & c'est ainsi qu'arriva l'Inondation générale que nous apellons *le Deluge*.

Toutes ces parties en se séparant ne tombèrent pas dans l'Abîme d'eaux. Les plus grosses & les plus massives ne pouvant pas être entièrement englouties, ont formé les Continens, qui sont aujourd'hui habitez, & que nous apellons les quatre Parties du Monde. Ces lourdes Masses secouées par cet ébranlement, & se heurtant rudement les unes les autres, se fracassèrent & se brisèrent en divers endroits. Ces éclats de différent volume formèrent les Isles & les Ecueils. Ce n'étoient là, pour ainsi dire, que les fragmens. Les Masses plus lourdes ont formé cette longue Chaîne de Montagnes, qui frappent les Voïageurs dans différens Païs. Il étoit impossible que dans un semblable bouleversement, ces ruines pussent se rejoindre exactement. Aussi trouve-t-on divers vuides en plusieurs endroits de la Terre. Ces Cavités sont les Antres & les Cavernes.

Dans cette violente éruption le Centre de gravité de la Terre changea considérablement. Son Axe prit une inclinaison qu'il a conservée jusqu'aujourd'hui. Cette situa-  
tion

tion irrégulière est ce qui a produit la succession & l'alternative des Saisons, qui n'avoit point lieu avant le Déluge. On explique encore heureusement par là la longue vie des Patriarches. Il est clair que les premiers Homes devoient vivre plusieurs Siècles, parce qu'ils n'étoient point exposez à l'intempérie de l'Air, & au changement des Saisons, qui est souvent fort irrégulier. Les Défenseurs de ce Système disent encore, pour le faire valoir, que par là on rend raison de l'Arc en Ciel, que Moïse fait paroître après le Déluge, come un Gage de Paix, & come une assurance contre le retour d'un Déluge \*. Si l'Arc en Ciel étoit inconnu auparavant, disent ils, la Pluie l'étoit donc aussi come l'a établi Mr. Burnet, & s'il n'y avoit ni Pluie ni Orage dans le Premier Monde, c'est un point essentiel du Système. Cette prétendue conformité avec la Narration de MOÏSE avoit enhardi l'Auteur Anglois à doner à son Système le titre de *Theorie sacrée*.

Je viens, *Monsieur*, de vous exposer cette Hypothèse de la manière la plus simple. Si vous voulez la voir ornée de toutes les graces du stile, vous n'avez qu'à consulter le *Speçtacle de la Nature* \*\*. Mr. Pluche y

T 4 adopte

\* Genese. IX 13.

\*\* Tom. III. p. 520.

adopte ce sentiment. Il est vrai que d'abord il ne le propose qu'avec beaucoup de ménagement. Il y trouve même des difficultés. Mais à l'aide de cette petite protestation, qui n'est qu'une pure formalité, l'opinion de Mr. *Burnet*, devient bientôt son sentiment favori. C'est la Remarque de l'Auteur de la Réfutation, après quoi il attaque directement le Système.

Il n'est pas le premier qui s'est déclaré contre ce sentiment. En 1698. Mr. *Keil* le combatit dans un Livre Anglois, intitulé, *Examen de la Théorie de la Terre de Mr. Burnet*. Mais ses Armes sont toutes empruntées des Mathématiques. Il lui prouve par les Loix de l'Astronomie & de la Mécanique, qu'il y a bien du mécompte dans ce Système. Je vous avoue que je n'ai point vû cette Réfutation Astronomique. La Langue Angloise, & celle que parlent les Astronomes sont à peu près également inconnues pour moi. Je ne laisserai pas de vous rapporter ici historiquement ce que j'ai oui dire à un habile Home qui est fort familiarisé avec les Astres, c'est que par Analogie avec les autres Planètes, l'axe de la Terre doit avoir eu originairement la même inclinaison qu'il a aujourd'hui. Aucune d'elles, excepté peut être *Jupiter*, n'a une position directe à l'égard du Soleil qu'elles



qu'elles environent. On s'est assuré par des Observations exactes, qu'elles ont leur Axe incliné plus ou moins, sur le plan de son Orbite. Je ne sai si les Partisans du nouveau Système seront d'avis de supposer dans chacune de ces Planètes un Déluge, ou quelque Catastrophe équivalente qui ait aussi change leur centre de gravité, & incliné leur Axe. Mais laissons l'Astronomie à ceux qui sont initiez dans ces Mystères, & tenons nous en, avec l'Anonyme François, à des raisons qui soient à la portée de la plûpart des Lecteurs.

Le Jesuite Anonyme reconoit d'abord que ce Système est fort ingénieux; mais il y trouve bien des suppositions, qui peuvent être contredites. La 1<sup>re</sup> c'est *qu'avant le Déluge, la fécondité de la Terre étoit universelle, & l'abondance extrême*. Mais on fait remarquer que cela ne s'accorde pas avec la Narration de Moïse. L'Historien sacré nous apprend qu'après le Péché d'Adam, la Terre fut maudite, & que l'Home n'y devoit plus trouver sa nourriture qu'avec peine, & à la sueur de son front. Et le nouveau Système compte pour rien les épines & les chardons dont la Terre se couvroit. Ce ne fut qu'après le Déluge qu'elle perdit sa fécondité. Voici le tour que prend Mr. Pluche, pour essaier de se mettre d'accord

avec l'Écriture S<sup>te</sup>. *Come la menace de mort faite à Adam, dit il, ne s'effectuâ que long-tems après, la Malediction dont Dieu avoit frappé la Terre, s'accomplit tout autrement après le Déluge. \**

Mr *Pluche*, suposant que la Tradition peut donner du jour à l'Histoire Sainte cite en sa faveur l'ancienne Tradition d'un Age d'or antérieur au Déluge. Quoi que mêlée de beaucoup de fictions, le fond en paroît vrai & historique. Mais on lui répond que les Poètes ont toujours placé l'Age d'or avec l'Age d'innocence. *Ovide* est formel sur la pureté de Mœurs qui régnoit dans ces commencemens du Monde, que la Terre portoit toutes sortes de fruits sans aucun travail de la part de ses Habitans \*\*. Cette description a son original dans le Jardin délicieux où nos premiers Parens avoient été placez. Les Poètes étant Fils de *Noé* & d'*Adam* ont pu connoître cet Age d'innocence par la Tradition générale. Un fait si intéressant n'a pu le perdre tout à fait.

La 2. suposition du Système qui n'incline la Terre qu'après le Déluge, c'est qu'*auparavant il y régnoit un Equinoxe & un Printems perpétuel, sans aucune variété de Saisons*

\* *Speët. de la Nature* T. III. p. 523.

\*\* *Aurea prima fata est Ætat, quæ vindice nullo, Sponte sua, sine Lege, fidem rectumque colebat &c. Metamorph Lib. I.*

*sons.* „ M. Pluche, dit son Adversaire, a crû  
 „ sans doute qu'un Printems perpétuel  
 „ étoit quelque chose de plus agreable, &  
 „ sur tout de plus utile que des Saisons diffe-  
 „ rentes qui se succèdent les unes aux au-  
 „ tres: La varieté, dit on, comunément,  
 „ est la Mère des plaisirs, & l'unique sour-  
 „ ce des agrémens. Cela seul ne décide  
 „ il pas la Question?

Je ne doute point, *Monsieur*, que vous ne conveniez de cette Maxime. On ne sauroit nier que l'Homme n'aime le changement, & qu'il ne se dégoute des plaisirs les plus vifs, lors qu'ils ne sont point varies. Je crains seulement que come il y a beaucoup de malignité dans le Monde, quelqu'un ne s'avise de dire, qu'il falloit laisser debiter à quelque autre cette Morale, qui autorise la legéreté & l'inconstance; que semblable Maxime n'est guère à sa place dans la bouche d'un Religieux, qu'elle sié-roit mieux à un Home du Monde qu'à un R. P. Jésuite. Cette Remarque pourroit être faite par quelque *Janséniste*, & employée même dans les *Nouvelles Ecclesiastiques*. Mais elle sentira toujourns un peu la chicane. Il suffit que la Maxime soit vraie, & que ce goût que nous avons tous pour le changement soit un portrait d'après nature.

„ Le Printems n'est peut être si char-  
 mant

„ maint que parce qu'il succède a l'Hiver,  
 „ & son arrivée, ses premières fleurs, sa  
 „ première verdure, les premiers Zéphirs  
 „ tout peut être ce qu'il y a de plus char-  
 „ mant. Le renouvellement de la Natu-  
 „ re est la plus riante idee que la Poésie,  
 „ que la Prose même puissent nous représ-  
 „ senter. Les beautés de la Nature seroient  
 „ des beautés usées, vieilles même après  
 „ quelques Années, après une Année, six  
 „ Mois, si elles ne rajeunissoient pas ainsi  
 „ toutes les fois qu'elles se représentent à  
 „ nos yeux. Quel que soit le charme de  
 „ la Nature, il a besoin du petit sel de la  
 „ nouveauté qu'il trouve dans le renou-  
 „ vellement.

L'Auteur avoüe ingénument que l'Hiver  
 fait dans la Nature une variété un peu fa-  
 cheuse. Il a quelque chose de sombre &  
 de triste, d'incomode & de rude même.  
 L'Eté a bien aussi ses incomodités. Mais  
 come l'ombrage des Bois & l'art de bâtir  
 tempèrent les ardeurs du Soleil, de même  
 une Maison comode, & un Feu entretenu  
 avec le secours de ces mêmes Forêts, nous  
 precautionent contre les rigueurs du froid.  
 Cette Saison où l'on jouit d'un plus grand  
 repos adoucit les travaux des Gens de la  
 Campagne. C'est une espèce de Nuit, qui  
 semble faite aussi pour le délassement de  
 l'Homme.

l'Homme. Nous y trouvons aussi la santé. Suivant plusieurs Médecins, l'Hiver vaut mieux que l'Été pour se bien porter. L'Estomac alors fait mieux ses fonctions, & c'est là un grand article.

La Terre, de son côté, a aussi besoin de repos, & l'Hiver le lui procure. Les Plantes s'épuiseroient bientôt par des productions continuelles. Alors les Terres, les Grains, les Arbres mêmes se préparent à nous faire de nouveaux présens. Les élaborations de la Nature demandent nécessairement que l'Hiver succède aux autres Saisons. La Neige & le Froid contribuent à rendre à la Terre les sels qui lui donnent sa première fécondité.

L'Hiver, il est vrai, est une Saison morte; mais il faut remarquer que les autres Saisons de l'Année ont travaillé pour elle. S'il ne produit pas des Fruits, il contribue au moins à en meurir plusieurs. Un Homme qui a un peu de prévoiance, se trouve dans l'abondance de toutes choses, au milieu même de l'Hiver. On dit que cette Saison entièrement stérile ne nous donne que de la Neige & de la Glace pour toutes productions; mais nous ne devons pas les regarder come quelque chose de mauvais, ni même de tout à fait indifférent. Pensons à l'usage que nous savons en faire en Été.

L'Homme

L'Homme aiant trouvé l'art de conserver la Glace en dépit de la Canicule, a sù la faire servir à la volupté. Il ne faut donc murmurer de rien, & la Saison la plus disgraciée a aussi ses avantages.

En voici un, *Monsieur*, que je suis sûr que vous savez bien mettre en ligne de compte. C'est dans l'Hiver qu'on jouit le plus des douceurs de la Société. Il redonne aux Villes ses Habitans dispersés. Il réunit ensemble les Parens & les Amis. Leur commerce devient plus fréquent & plus animé. Il n'y a point d'exageration à faire regarder l'Hiver come le véritable tems de la joie & des plaisirs.

Voilà à peu près, comment nôtre Auteur plaide la Cause de l'Hiver contre ceux qui se sont trop entêtez des avantages d'un Printems perpétuel. Il fait voir que ce n'est la qu'une belle Chimère, où il y auroit plutôt à perdre qu'à gagner. Il distingue entre un Printems *Astronomique*, & un Printems *Phisique*. C'est dans ce dernier seulement que l'on pourroit trouver quelque sorte d'agrément & d'utilité; au lieu que celui que *Mr. Pluche* nous offre est simplement un *Equinoxe*. Le Soleil répondant toujours juste à l'Equateur, la Zone Torride toute entière auroit été sûrement brûlée & condamnée à la plus inféconde aridité.

aridité. Dans le nouveau Système elle n'a-voit aucun rafraichissement à attendre de la part de l'Eau & de l'Air. On fait que ce qui rend principalement l'*Afrique* habitable, ce sont les hautes Montagnes d'*Ethiopie*, d'où découlent toute l'Année divers Fleuves qui arosent cette partie de la Terre. On fait encore que l'*Afrique* a, en certains tems réglés, des Pluies abondantes, qui fertilisent les Campagnes. Voilà deux ressources dont on la prive. Il ne faut pas chercher non plus ce charmant Printems dans les deux Zones Polaires, que nous apellons aujourd'hui *Glaciales*. Elles auroient mérité doublement ce nom par l'éloignement constant du Soleil. Cet Astre ne s'en rapprochant pas jusqu'aux Tropiques, come il le fait à présent, jugez de la rigueur du froid.

Il n'y auroit donc eu de Printems que pour nos Zones tempérées. On convient qu'elles auroient eu une face des plus riantes. Toutes nos Plantes auroient poussé sans cesse. Nos Arbres auroient été couverts en même tems de feuilles, de fleurs & de fruits. Mais coment la Terre, les Plantes & les Arbres, ne se seroient ils pas épuisés ?

L'Antagoniste de Mr. *Pluche* remarque, que ce n'est pas proprement le Printems qui nous donne notre subsistance, mais  
l'Auton-

ne , & dans le Système qu'apuie cet Abé : on n'auroit point conu cette féconde Saison de l'Année. Le Soleil, marchant toujours dans la même route , nous doneroit une Récolte fort imparfaite. C'est ce que l'Auteur fait voir en particulier à l'égard de la Vendange. Il rend sensible qu'avec un tempéramment de chaud & de froid , toujours égal , le Raisin ne doneroit point de Vin. Tous les Grans d'une même Grape meuriroient inégalement , les uns assez & les autres trop ou trop peu. D'un Sep à l'autre , ce seroit la même inégalité , le même excès , le même défaut.

Dans l'arangement présent que le Soleil ne reste point fixé à l'Equateur , il passe & repasse d'un Hémisphère à l'autre. Il se transporte du Midi au Nord , & du Nord au Midi. Par là , quoi que toujours sur quelque Région de la Zone Torride , il n'en incomode trop long tems aucune , & fait du bien à toutes. Par là il s'aproche alternativement des Zones tempérées , y ranime tout par sa chaleur , y répand par tout la fécondité , & y fait éclore des Richesses immenses. Il échaufe jusqu'aux extrémitez de la Terre & porte par tout ses bénignes influences.

Nous gâterions entièrement les Ouvrages de la Nature , si Dieu nous laissoit les  
Mai-



Maitres de les arranger selon nos faux goûts. Ce Printems perpétuel , dont l'idée a paru si flateuse à quelques Auteurs , seroit le vrai moïen de nous faire mourir de faim , ou au moins de nous exposer très souvent à la disette. Nous nous faisons quelquefois des idées de perfection très mal entendues. Il faut les ranger parmi les Visions Poétiques, fort propres à fraper l'imagination, mais que la Raison ne sauroit avouer.

Je ne sai, *Monsieur*, si vous avez vû dans les Poësies de *Malherbe* la description qu'il nous fait du *Siècle heureux* : En tout cas je vai vous la rapeller.

*La Terre en tous endroits produira toutes choses ;  
Tous Métaux seront Or, toutes Fleurs seront Roses,  
Tous Arbres Oliviers.*

*L'An n'aura plus d'Hiver, le Jour n'aura plus d'om-  
bre,*

*Et les Perles sans nombre.*

*Germeront dans la Seine au milieu des Graviers.*

Le P. *Bouhours* a raporté ces Vers dans ses *Pensées ingénieuses*, & nous les done pour fort beaux. Je les admirerai come lui, quand on m'aura prouvé, qu'il n'est pas nécessaire que la belle Poësie porte sur le Bon-Sens. Pour vous, *Monsieur*, qui savez doner à cha-  
V que

\* *Pensées ingénieuses*, p. 74.

que chose son véritable prix, indépendamment de l'opinion des autres, avouez que nous serions bien embarrassés si nous nous trouvions dans le *Siècle d'or*, pris à la lettre, & que nous n'eussions que ce seul Métal, tout précieux qu'il est. Nous serions réduits au sort des Américains, avant que les Européens eussent pénétré chez eux. Vous savez le cas qu'ils firent du Fer, dès qu'ils le conurent. Ils le préférèrent, avec raison, de beaucoup à leur Or, à cause des Instrumens qu'il nous fournit & des secours qu'il nous donne pour la plupart des Arts.

Permettez moi de vous citer un endroit des *Mémoires de Littérature*, qui viendra fort bien ici. Un de ces Savans de l'Académie des Inscriptions dit dans une Dissertation sur les Métaux, que les Américains du Pérou, du Chili & du Potosi jettoient à la tête des Espagnols des Masses d'Or & d'Argent, pour des Couteaux, des Giseaux, des Haches & des Serpes; avec cette singularité qu'ils triomphoient encore de leurs échanges, & qu'ils se moquoient entr'eux de la simplicité de leurs nouveaux Hôtes, qui leur abandonnoient des Instrumens utiles & de la dernière importance, pour des Matières frivoles, qui ne leur servoient que de petits Ornaments; pour de pures bagatelles\*.

Tous

\* *Mémoires de Littérature*, T. V. p. 123. in 4to.

*Tous Metaux seront Or, toutes Fleurs seront Roses.*

Le Poëte, pour perfectioner nos plaisirs, veut que nous n'a-ions d'autres Fleurs que des Roses dans nos Parterres. Croiez vous, *Monsieur*, que nos Fleuristes s'accommodassent de cette uniformite ?

*Tous Arbres Oliviers.*

Encore pis. Tout d'un coup il nous tranche tous nos Fruits, & nous réduit à l'Olive seule, qui assurément ne flaté pas trop agréablement nôtre Palais.

*Le Jour n'aura plus d'Ombre.*

Tant pis encore. Nous aimons bien l'Ombre en Été, & le Poete veut nous priver d'un grand agrément. Pour combatre cette idee chimerique de perfection, je vous renvoie à l'Abbe *Pluche*, qui nous a très bien fait sentir l'utilité de l'Ombre. Après avoir prouvé que le mélange de l'Ombre avec la Lumière embellit la Nature, comme il embellit la Peinture, voici ce qu'il ajoute.

„ Outre l'important service d'une plus  
 „ grande netteté dans le grand Tableau de la  
 „ Nature, l'Ombre apporte par tout avec  
 „ elle un autre Avantage plus considérable,

„ je veux dire la fraîcheur. Aux aproches  
 „ de l'Été, & à mesure que la fraîcheur de-  
 „ vient nécessaire, Dieu étend & épaisfit  
 „ les Ombres qui nous la procurent. Il  
 „ fortifie les Feuillages, & prépare des  
 „ Arbres comodes, sous lesquels les Trou-  
 „ peaux languissans se dérobenf aux coups  
 „ du Soleil. L'Home y vient réparer son  
 „ épuisement. Il y goûte le frais sans être  
 „ dans l'Obscurité. Il y continue son tra-  
 „ vail sans être privé de la vûe de la Na-  
 „ ture,,.\*

*Malberbe* nous prive donc de la plus dou-  
 ce ressource contre la trop grande ardeur  
 du Soleil. Il nous expose au fort de l'Été,  
 à une chaleur excessive. Vous comptez sans  
 doute, *Monsieur*, que nous trouvant ainsi  
 extraordinairement échaufez, nous aurions  
 besoin plus que jamais, de boire bien frais.  
 Mais savez vous que ce Poète nous retranche  
 encore entièrement la Glace? *L'An n'aura  
 plus d'Hiver*, dit-il. Or sans Hiver, point  
 de Glace. Vous qui comptez pour un des  
 plus grands plaisirs de la Vie celui de boire  
 frais, vous ne manquerez pas de vous ré-  
 crier avec *Despréaux* :

*Point de Glace, bon Dieu dans ce brûlant Été?*

Mais

\* *Specif, de la Nature, T. IV. p. 185.*

Mais attendez un peu, *Malherbe* va bien nous dédomager de tout ce qu'il nous fait perdre. Il finit par nous donner des Perles, avec une si grande profusion, qu'elles composeront presque le Gravier de nos Rivières. Vous direz peut être, que c'est leur ôter tout leur prix que de les rendre si communes. Mais que peut-il manquer à des Gens qui ont l'Or & les Perles en abondance? Telle est la peinture que ce grand Poëte nous a fait du *Siècle heureux*.

Après cette digression, j'en reviens à ceci; que l'on peut avancer hardiment cette proposition. Que l'imagination des Philosophes, qui voudroient faire des changemens dans la constitution du Monde, sous prétexte d'y mettre plus de perfection, est quelquefois aussi déréglée que celle des Poëtes. Le Printems perpétuel de Mr. *Burnet*, ce Ciel toujours serein & tranquile, sans Vent ni Pluie, sans Hiver & sans Gelée, est une idée de perfection en pure perte, pour les Habitans de la Terre. Ce seroit peut être le moyen de les faire mourir de faim. Mais l'Axe de la Terre étant incliné come il l'est, le Soleil s'approche de nous pendant l'Été, pour faire pousser les Plantes & rendre nos Campagnes fécondes. En se retirant, il laisse

reposer nos Terres pendant l'Hiver. Or cette alternative de froid & de chaleur, de sécheresse & d'humidité, de production & de repos, est beaucoup mieux établie qu'une égalité perpétuelle. Tout autre arrangement dans la Nature sera moins comode & plus mal entendu.

Une erreur du Système Anglois adopté par Mr. *Pluche*, c'est de supposer que le Globe terrestre, s'il étoit fort uni & sans inégalités, auroit plus de perfection qu'il n'en a à présent. On entend quelquefois des Gens qui paroissent choquez de cette aparence de ruines & de bouleversement que l'on remarque sur la surface de la Terre, & dans son intérieur. Des prodigieuses Montagnes, des Rochers escarpez, des Précipices affreux, des Abîmes d'Eau sont à leurs yeux des Objets fort irréguliers. On diroit que c'est la production du Hazard, ou au moins l'eset de quelque tragique Catastrophe.

Mais vous savez, *Monsieur*, qu'aux yeux d'un Philosophe, les Corps ont une beauté réelle quand ils répondent à leur destination.

C'est ce que l'Auteur Anglois, & l'Abé François son second ont sù encore mieux que vous & moi. Il y a donc lieu d'être surpris que sur cet Article, ils semblent avoir donné dans le goût du Peuple.

On

On peut dire en général, que la plupart de ces prétendues irrégularités, qui blessent certaines Persones dans les Ouvrages de la Nature, sont l'efet de leur ignorance, & de ce qu'ils ne conoissent point l'usage de ce qu'ils blâment. Quand j'entens un Home, qui demande d'un ton censeur, à quoi bon les Montagnes, les Cavernes, les Précipices, & tant d'autres choses de ce genre, il me semble d'entendre un Ignorant, qui, voiant comencer un Edifice, se récrie sur tous ces Matériaux que l'on cache au dessous du Sol. Ce n'est pas dans la Terre que l'on veut se loger, *dira-t-il*, c'est au dessus que doit être l'Habitation. C'est autant de dépense perdue. Avec ce tour d'Esprit on pourroit dire encore en ouvrant une Montre: A quoi bon tout cet embaras de rouage? Pourquoi sur tout ce Balancier, qui en arrête les mouvemens? Il faloit s'en tenir à cette seule Roüe, qui remue l'Aiguille, & qui lui fait indiquer les Heures. Voila l'image de ceux qui s'avisent de blâmer certains Ouvrages de la Nature.

Vous Messieurs les Censeurs, qui trouvez les Montagnes inutiles & choquantes, sur tout quand elles sont stériles, vous qui êtes frappés de ces atreux Précipices, qui les environent, aprenez de ceux qui ont un peu

plus aprofondi cette étude, que c'est sur ces Montagnes que les Vapeurs se condensent, que c'est là que se forment les Pluies, que se font les Réservoirs pour les Fontaines, qui se joignant ensemble forment ensuite les Rivières. Les Montagnes servent à déterminer leur cours & à former leur lit. Des éminences placées dans divers endroits du Globe, font tournoier & serpenter les Rivières d'une manière également utile & agréable.

L'Abé *Pluche* lui même, qui dans dans tout son *Speçtacle de la Nature* développe si bien la Sageſſe du Créateur, nous fera ſentir mieux que tout autre, que les Montagnes ne ſont pas de ſimples inégalitéz placées au hazard & ſans aucun but. „Les hau-  
 „ teurs des Montagnes, *dit il*, ſont remplies  
 „ d'Inégalitéz, de Cavités, de Baſſins exposez  
 „ à l'Air, de Grotes ſouterraines, de Terrains  
 „ entr'ouverts & disloquez, ſi cela ſe peut  
 „ dire. Leurs pointes qui s'élancent dans  
 „ l'Air, arrêtent le pié des Vapeurs, qui s'y  
 „ précipitent en Neige, en Roſée & en  
 „ Pluie. Leur Cavitez reçoivent & contien-  
 „ nent les Neiges fondues & les Pluies, qui  
 „ de là s'échaptent par mille & mille crévaſſes  
 „ grandes & petites, pour gagner toujours  
 „ le bas où leur poids les entraîne \*. Voila  
 donc

\* *Speçt. de la Nature*, T. III. p. 150.



donc une utilité bien marquée des Montagnes même les plus stériles. Mais la plupart nous fournissent du Bois, qui y croit mieux que dans les Valées. Elles donnent de gras Paturages, pour nourrir le Bétail. C'est là encore que naissent quantité de Plantes utiles & salutaires. C'est la que s'engendrent les Métaux, qui nous fournissent tous nos Instrumens, & même l'Or & l'Argent, dont le Genre Humain est si avide. Ou en serions nous donc, si pour satisfaire le faux goût de certaines gens, le Créateur retranchoit les Montagnes & les Eminences, come des loupes & des bosses qui défigurent le Globe de la Terre ?

Je voudrois demander encore à ces délicats, que ces inégalités blessent, & qui voudroient avoir le plaisir de promener leur vûe sur la convexité d'un Globe parfaitement uniforme, s'ils ont d'assez bons yeux pour pouvoir jouir de ce Spectacle ? On fait que la meilleure vûe ne peut s'étendre que sur une Plaine de quelques lieues de tour.

Quand cela seroit, il y a lieu de douter, si ce genre de beauté l'emporte sur une surface un peu plus irrégulière. Je vous en fais Juge, *Monsieur*. Vous avez été en *Hollande*. Je vous demande si dans les grandes & vastes Plaines de ce Pais-la où il n'y a ni

haut ni bas, vôtre vûe étoit aussi agréablement frappée, que dans un País come celui-ci, entrecoupé de Colines & de Valons, où serpentent plusieurs Rivières. Je ne conteste point à la *Hollande* ses avantages, mais je ne lui envie point son terrain plat & parfaitement uniforme. C'est une Monotonie continuelle.

Après avoir essayé d'aplanir les Montagnes, voions encore ce que nous gagnerions à renvoyer toute l'Eau de la Mer dans les entrailles de la Terre, dans ces Gouffres souterrains, où nos Philosophes spéculatifs avoient trouvé à propos de la loger originairement. Vous savez, *Monsieur*, que cet Océan, qui occupe la plus grande partie de la Terre, est une difficulté que l'on a faite bien des fois contre la sagesse du Créateur. Ce vaste Élément semble empiéter trop sur nôtre habitation & la rétrécir. Autrefois on pouvoit plus loin l'objection. A quoi bon, disoit on, cette étendue immense d'Eau, qui sépare les Peuples les uns d'avec les autres, & qui est come une Barrière qui leur ôte les moiens de comuniquer entr'eux ? Mais depuis la decouverte de la Bouffole, on a raisonné d'une manière toute oposée. Par l'industrie de l'Home, cette prétendue Barrière est devenue come un Pont de communication  
entre

entre les Terres qu'elle sépare. Les Mers sont devenues un Chemin aussi fréquenté que nos Routes de terre. Cette vaste étendue d'Eau, qui sembloit interdire tout commerce à des Peuples fort éloignez les uns des autres, est précisément ce qui leur donne de grandes facilités pour cela. Tout le monde peut sentir cet avantage, que nous retirons de l'Océan, mais les Philosophes come vous savent qu'outre cela, il fournit les Vapeurs nécessaires à l'entretien des Fontaines & des Rivières. On fait que pour en donner la quantité suffisante, il faut qu'il ait une surface d'une étendue immense. Nous avons vû que la fonction des Montagnes est de les condenser, celle du Soleil, c'est de les exciter de la superficie des Eaux. Je croi donc, *Monsieur*, que vous conclurez avec moi, que nous ferons bien de laisser le Monde come il est.

Pour revenir à nôtre Jésuite Anonime, il attaque encore Mr. *Pluche* par divers Passages de la *Genese*, qu'il fait voir qu'on ne sauroit acorder avec le nouveau Système, mais vous me dispenserez de vous les rapporter.

Si je ne craignois de me brouiller avec les Théologiens, je pourrois faire ici une Remarque que je croi fondée, c'est qu'avec les meilleures intentions du monde, ils n'ont pas

pas laissé de nous donner un Système qui a assez de rapport avec celui de Mr. *Burnet*. Quand ils ont voulu développer les tristes suites du Péché, ils nous ont fait sentir un dérangement dans l'Univers, qui va de pair avec celui que le Philosophe Anglois a attribué au Déluge. Ce sont sur tout les Prédicateurs, qui ont le plus appuyé sur ce désordre physique. Un Orateur qui traite ce sujet en Chaire, vous dira de considérer les imperfections & les ruines de la Nature, ces vastes Déserts, ces Landes affreuses, ces Cavernes profondes, ces Crévasses qui sont dans les entrailles de la Terre, ces Saisons inégales, ces Vents impétueux qui soulèvent les Mers & qui fracassent les Vaisseaux, ces horribles Frimats, ces Zones torrides, ces Animaux vénimeux &c. Tout cela, vous dira ce Prédicateur éloquent, tout cela porte des traces manifestes de la Justice de Dieu sur le Monde criminel & rebelle.

J'avoüe qu'un semblable bouleversement dans la Nature paroît fort propre à faire sentir les suites funestes du Péché. Mais il est difficile de se persuader qu'à cause de la désobéissance de nôtre premier Père, Dieu ait changé tout d'un coup la face de la Terre, que dès lors sa constitution ait été tout autre. Il est vrai qu'il est parlé dans la *Génèse* d'une

d'une *Malédiction* prononcée contre la Terre après le Péché\*. Mais suivant les meilleurs Intreprètes, il faut entendre par cette Terre maudite, une Terre dont la culture coute beaucoup, & qui ne répond pas toujours aux soins que l'on prend de la cultiver\*\*.

Rien de plus beau ni de plus riant, d'un autre côté, que la Description que les Orateurs nous font de l'Age d'or, où de l'Etat d'Innocence. Mais le Portrait est ordinairement un peu exagéré. *Malherbe* nous a peint ce Siècle heureux d'une manière qui tient un peu du Rêve poétique. Vous vous rappelez qu'il nous a dit entre autre, qu'on n'y voioit que Roses par tout. L'Imagination de quelques Théologiens n'a guère été plus réglée. *St. Basile* a même renchéri sur ce trait de *Malherbe*. Il prétend qu'avant le Péché les Roses étoient sans Epines. Il est vrai que *St. Augustin* se déclare contre ce sentiment. Il trouve que les Epines & les Ronces même ont leur usage. *Pline* demême, dans son *Histoire Naturelle*, fait remarquer qu'une Haie épineuse défend utilement nos Possessions, & contre les Lârrons, & contre la voracité des Animaux. C'est là parler raison.

Ce qu'il y a de singulier, c'est que ces  
mêmes

\* *Genes. III. 17.* \*\* *Voiez Bibliot. Angl. T. VII. p. 248.*

mêmes Prédicateurs, qui ont si fort exagéré les désordres causez dans la Nature par le Péché, changent tout à fait de langage dès qu'ils ont à traiter de la Sagesse de la Providence de Dieu, dans ses Ouvrages. Alors ce sont de sages Philosophes, qui nous font très bien sentir l'ordre admirable qui règne dans l'Univers, la liaison si bien entendue entre chaque partie, cette vicissitude des Saisons, réglée avec une si juste proportion, en un mot, ce rapport merveilleux qu'ont toutes les Créatures aux fins auxquelles Dieu les a destinées. Reconnaissez vous là dedans cet Orateur, qui avoit si fort exagéré les désordres qui frappent par tout dans la Nature, & qui ne peuvent être qu'une conséquence du Péché? Mais je ne prends pas garde que j'oublie ma résolution de ne me point faire d'affaire avec le Sanctuaire. C'est à vous, *Monsieur*, à ne me point commettre, en usant discrètement de ma Lettre. Je suis &c.

P.S. En relisant le *Speçtacle de la Nature*,\* je me suis aperçu, que l'Abé *Pluche* change quelque chose au Système de l'Auteur Anglois. Il reconnoît, par exemple, qu'avant le Déluge, il y avoit déjà sur la surface de la Terre quelques Montagnes, quelques Vallées & quelques Mers. DIS.

\* *Speçt. de la Nature* T. III. p. 520.



## DISCOURS

Sur ces paroles : *Les grands Talens sont dangereux lorsqu'ils ne sont pas conduits par la Sageſſe.*

L'Académie de *Toulouze* a donné ces paroles pour le ſujet du prix d'Eloquence : Je n'ai pas l'ambition d'y aspirer : Je me bornerai à faire quelques Réflexions ſur cette Matière qui me paroît très curieufe & très importante. La récompenſe la plus précieufe eſt celle qui eſt diſtribuée par les mains de la Sageſſe.

Examinons d'abord ce que c'eſt que les Talens, & quels en doivent être l'uſage & le but. Nous ferons voir enſuite que lors qu'on ne les emploie pas à leur vraie deſtination, bien digne d'eſtime, ils ne méritent que nôtre mépris.

On appelle *Talens*, ces Dons de la Nature, qui ſervent à nous diſtinguer de nos ſemblables. On dit, par exemple, qu'une Perſonne a le Talent de plaire, lorsqu'on ne ſauroit la voir ſans l'aimer; mais le mot de *Talens*

*lens* signifie plus ordinairement ces qualités de l'Esprit qui donnent une heureuse facilité à apprendre & à perfectioner les Arts, les Sciences, & qui nous portent à des choses grandes, ou extraordinaires. Il est rare, à la vérité, que la même Personne, quelque Talent qu'elle ait, réussisse également bien dans tous les Arts & dans toutes les Sciences. La Nature, ou plutôt la Providence, distribue ses Dons avec plus d'œconomie; l'un est né pour être Mathématicien, l'autre pour être Poète ou Orateur. Mr. *Pascal*, par exemple, étoit né Mathématicien, son Historien nous apprend qu'il parvint à la 32.<sup>me</sup> Proposition d'*Euclide*, sans aucun secours: *Demosthène* & *Cicéron* étoient nés Orateurs: *Homère*, *Virgile*, *Racine*, *Voltaire* & *Roussseau* étoient nés Poètes. L'Art seul ne les auroit pas mené à ce point de perfection où ils sont parvenus. Il ne supplée pas au Génie, mais il le perfectionne, par l'étude des Règles & par l'expérience.

Si nos Talens sont un présent de la Providence, que se propose-t elle en nous les donant? N'a-t-elle aucun but, & lui est-il indifférent que nous en fassions un bon ou un mauvais usage? Pour répondre à cette Question, il n'y a qu'à considérer ce Monde, & les moyens que Dieu emploie pour sa con-  
ser-



servation. Il paroît manifestement, qu'il s'est proposé un but en le créant, & que toutes les parties qui le composent concourent à ce but. Or si les Etres inanimés sont dirigés à une fin convenable à leur nature, les Etres intelligens ne se proposeroient-ils aucun objet dans l'exercice de leurs Facultés? Les Etres, qui n'ont pas reçu la Raison en partage, contribuent cependant au bel Ordre de cet Univers, & à sa beauté, par la justesse & la régularité de leurs mouvemens, par l'harmonie qui règne entre tous les Corps, & si on peut le dire, par la docilité avec laquelle ils obéissent aux Ordres du Créateur. Les Etres intelligens, capables de conoître l'ordre moral & de le pratiquer, ne feront-ils soumis à aucunes Loix; & pourront-ils abuser impunément de leurs Facultez & de leurs Talens? Rien ne seroit moins sensé qu'une telle idée. La Sagesse de l'Etre suprême, qui s'est manifestée avec évidence, non seulement dans la simétrie de cet Univers, mais encore dans la mécanique de l'organisation des Plantes & des Insectes, où l'on observe un si bel arrangement des ressorts si propres aux usages auxquels ils sont destinés: Cette même Sagesse se seroit elle oubliée en créant les Humains, & en leur donant les moiens de se rendre

heureux? Non sans doute. Le même Dieu, qui veut que le Soleil éclaire les Hommes, exige que ceux-ci éclairent leurs semblables; il veut que leurs lumières & leurs talens tournent au profit de la Société. Si les rayons du Soleil sont destinés à dissiper les ténèbres, à échauffer la Terre, & à aider à la production des Fleurs & des Fruits; les Talens des Hommes sont aussi destinés, par le Souverain-Législateur, à détruire les Erreurs & les Vices, à exciter à la Vertu & à faire fleurir les Sciences & les Beaux Arts. Les plus grands Talens sont dangereux, si l'on en pervertit l'usage, & s'ils ne sont pas dirigés par la Sagesse. Lorsque l'on les applique à des choses indignes d'eux, il n'y a plus de rapport, ou plutôt on y remarque une dissonance manifeste. Les grands Talens sont faits pour les grandes choses, & à leur tour, les grandes choses soutiennent & animent les grands Talens. Peut-il y avoir une véritable grandeur dans ce qui n'est pas conforme à l'Ordre?

Pour prouver cette Vérité, il n'y a qu'à lire l'Histoire de ceux qui aiant eu des Talens supérieurs, ne sont pas entrés dans les vues de la Providence, & s'en sont servis pour faire réussir des Projets vicieux, ou les ont tournés à leur propre gloire; sans pen-

penser que la gloire doit être le prix de la Vertu, & qu'il n'y a rien de beau que ce qui est honête. On trouve, sur ce sujet, un excellent Passage dans *Cicéron*: *Nous aimons, dit-il, un Home vertueux, quoi qu'il habite au bout du Monde, & que nous ne puissions recevoir aucun avantage de sa Vertu. Que dis-je, nous l'aimons, quoi qu'il soit mort depuis bien des Siècles, & son Histoire, en excitant nôtre émulation, excite aussi une secrète bienveillance pour lui*: Qui n'aimeroit *Socrate*, que quelqu'un a nommé l'Apôtre de la Religion Naturelle? Qui n'aimeroit *Aristide*, qui fut surnommé le Juste? Qui n'aimeroit *Demosthènes* & *Cicéron*, qui n'emploierent les richesses de la plus haute Eloquence qu'à la défense de l'Equité & de leur Patrie? Enfin, qui n'aimeroit *Pline le jeune*, dont la bonté du Cœur éclatoit par tout, & dont la main étoit sans cesse ouverte aux besoins des Malheureux? Ne nous sentons nous pas encore émûs d'une tendre affection, en faveur de *Titus*, de *Trajan*, de *Louis XII*, de *Henri IV.* qui étoient apellés les Pères du Peuple? Au contraire, coment regardons nous un *Néron*, un *Caligula*, & d'autres Monstres de cette espèce? N'étoient-ils pas les Ennemis déclarés du Genre humain, qu'ils regardoient avec raison come leur Ennemi?

Malgré l'éloignement des tems, pouvons nous encore prononcer leurs noms sans indignation, & sans éprouver une secrète horreur ?

L'Esprit, l'étendue des Connoissances, les Talens supérieurs, ne nous mettent point à couvert du mépris & de la juste censure de la Postérité ; elle n'apprécie les choses que par l'usage que nous en faisons. Plus nous avons reçu de dons de la Providence, & plus exige-t'elle de nous : Elle a semé dans nôtre Ame du bon Grain, ne produirions nous que des Ronces & des Epines ? Ne corrompons point nôtre jugement, en louant ce qui n'a qu'un éclat faux & chimérique. Les grandes Actions de *Jules Cesar*, ses Talens supérieurs, ne le rendent point estimable à mes yeux : Il avoit de la Clémence & de la Valeur ; son Eloquence égaloit ou surpassoit même, si l'on veut, celle des plus grands Orateurs de son Siècle ; mais il ne donoit aucunes bornes à son Ambition ; loin de s'assujettir aux Loix, il se les est soumis ; il a mis aux fers sa Patrie ; Dès lors, je le dégrade du rang des Héros ; il n'est plus à mes regards qu'un Home qui a méconu la vraie grandeur, & qui a été le jouet de ses passions.

*L'obscurité vaut mieux que l'éclat des forfaits.*

*Sylla*, qui lui avoit fraïé la route au Pouvoir suprême, me paroît plus grand, lors qu'il rentre dans la condition d'un simple Particulier, & qu'il a le courage de déclarer en présence du Peuple, que s'il a commis quelque injustice, il est prêt à la réparer, que lors qu'il entre triomphant dans *Rome*, après avoir vaincu *Mitridate* & *Marius*.

La Valeur guerrière est le Talent le plus dangereux, quand il n'est pas conduit & modéré par la Sagesse. On ne sauroit nier que *Catilina* n'eût beaucoup de courage; la peinture qu'en fait *Saluste*, ne nous permet pas d'en douter; mais ce courage n'étoit, en quelque sorte, que l'instrument d'une Ambition forcenée, qui le porta à former les Complots les plus noirs, contre sa Patrie. Qui eût plus de Valeur qu'*Alexandre*; mais quelle fût sa conduite? Il brûle des Villes; il ravage des Provinces; il porte par tout la mort, la désolation & l'horreur; il meurt enfin à *Babilone*, dans la fleur de sa Jeunesse. Son propre Royaume est déchiré par ses Officiers, toute sa Famille est détruite & meurt d'une mort tragique. Voilà quel fût le fruit de ses Conquêtes: Un fin si ténébreux étoit bien digne de celui qui trouvoit la Terre trop petite pour lui, & qui n'en au-

roit fait, s'il eut vécu plus longtems, qu'un vaste Désert.

*Quoi, Rome & l'Italie en cendre*

*Me feront adorer Silla ?*

*J'admurerai en Alexandre,*

*Ce que j'abhorre en Attila ?*

*J'appellerai Vertu guerrière,*

*Une Vaillance meurtrière,*

*Qui dans mon sang trempe ses mains ;*

*Et je pourrai forcer ma bouche*

*A louer un Heros farouche*

*Né pour le malheur des Humains ?*

ROUSSEAU

La véritable grandeur consiste-t'elle à répandre le sang & à imiter la férocité des Tigres & des Lions ? Les Princes, qui sont l'Image de la Divinité, peuvent ils mieux lui ressembler qu'en faisant régner la Paix, l'Abondance, & en travaillant à la félicité des Peuples ?

Si des Talens des Guerriers nous passons à ceux des Gens de Lettres, nous verrons qu'ils n'en sont pas moins dangereux, lors qu'on n'en fait pas un bon usage. *Vanini, Hobbes, Spinoza* avoient de l'Esprit & des Talens : Leurs Ouvrages en sont des preuves

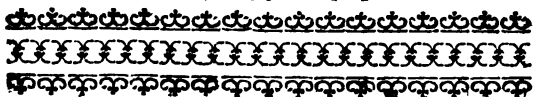
ves : Mais ces Ouvrages ne prouvent pas moins combien il seroit à désirer que leurs Auteurs n'eussent jamais écrit, ou qu'ils eussent mieux employé leur tems & leurs plumes. Est il rien de plus funeste à la Société que de répandre des doutes sur les Vérités les plus importantes ; que de faire regarder Dieu, ou come un Etre chimérique , ou come un Etre forcé dans toutes ses Opérations , qui n'est point distinct de l'Espace ou de la Matière , à qui tout est indifférent , & qui ne prend aucun soin des Homes ? S'il n'y a point de Dieu, ou ce qui est presque la même chose par rapport à nous , s'il ne veille pas sur nos pensées & sur nos actions, si le Juste & l'Injuste sont confondus ; que deviendrons nous ? Quelle sera nôtre destinée ? Quelle barrière nous mettra à couvert de la violence & de l'oppression du plus fort ? La Terre ne sera plus qu'un brigandage ; l'Innocence sera bien-tôt la Victime de la Force & de l'Injustice ; en un mot , les Homes seront les plus misérables de toutes les Créatures. Que l'on compare les Ecrivains dont nous venons de parler , avec les *Pascals* , les *Fenelons* , les *Abbadies* , les *Tillotsons* , & d'autres grands Homes , qui ont étendu l'Empire de la Vérité & ont consacré leurs Etudes & leurs Veilles à instruire

les Hommes de leurs Devoirs & à leur faire aimer la Vertu ; l'on verra alors , combien ceux-ci sont préférables aux autres ; combien ils sont dignes de nôtre amour, de nôtre respect & de nôtre reconnoissance : Il n'y a point de spectacle sur la Terre, qui mérite mieux les regards du Créateur, que celui d'un Homme qui, attentif à ne rien faire qui puisse déroger à la dignité d'un Etre raisonnable , comunique aux autres le goût qu'il a lui même pour l'ordre, & les connoissances qu'il a acquises. Plus il a de Talens & de Lumières, plus il fait de bien : Il est en quelque sorte, le Substitut de la Providence : Au dessus des Evénemens , par sa confiance en Dieu & par le calme intérieur dont il jouit, il n'a pas moins à cœur le bonheur des autres. Bon Parent, bon Ami & bon Citoyen ; le Vice même, est come forcé à lui rendre hommage. S'il est supérieur aux autres, il ne l'est que par cet Empire naturel que donne la Vertu. C'est là l'usage que nous devons faire de nôtre Génie & de nôtre Esprit : Tout autre est illégitime & dangereux. Si les grands Talens mènent à l'Immortalité, ce n'est que lors qu'ils sont conduits par la Sagesse. C'est dans ce cas, que le Sage peut dire, qu'il a élevé un Monument plus durable que le Marbre & que  
l'Air.



**L'Airain** : Si nous voulons recueillir des Eloges vrais & éternels, il faut semer des Actions dignes de l'Immortalité. L'Homme a une origine toute divine ; les grands Talens en sont come l'empreinte & le sceau ; étant bien dirigés, ils sont come des Ailes, qui nous aident à parvenir à nôtre céleste Patrie. Aussi, les Genies supérieurs ont ils quelque chose de divin ; ils sont l'Image la plus ressemblante de l'Être suprême. Ils en sont les Intreprètes & les Envoiez : C'est à eux à qui Dieu développe ses Secrets, & à qui il donne l'intelligence de ses Loix ; mais c'est pour les faire respecter. Malheureux, s'ils s'enorgueillissent des Dons qui ne leur appartiennent point, & s'ils s'aproprient l'encens qui n'est dû qu'au Créateur.





## E P I T R E

*A Mr. M \* \*. Sur l'Eloquence de la Chaire.*

**I**l est des Orateurs qui loin de la Nature  
 Recherchent le brillant, les fleurs, & la parure;  
 Qui prodigues de sons, mais avarés de sens,  
 Malgré tout leur phébus sont froids & languissans.  
 D'un goût si depravé l'éblouissante amorce  
 Afoiblit du Discours l'énergie & la force.  
 Que la clarté, sur tout, luise dans un Sermon :  
 Unissés au Savoir & l'Ordre & la Raison.  
 Tel profond & subtil, difficile à comprendre,  
 Croit avoir de l'Esprit, s'il en faut pour l'entendre.  
 D'un vil Déclamateur évités les travers ;  
 Et laissés le sans fruit se perdre dans les Airs,  
 Un Ruissseau serpentant embélit son Rivage ;  
 Mais un Torrent fougueux le mine & le ravage,  
 L'Eloquence n'est pas féconde en vains détours,  
 Et ne se pique point d'étaler ses Atours.  
 Elle est noble sans fard, & simple sans bassesse ;  
 Et joint au sentiment la force & la justesse.  
 Ses traits d'un Dieu puissant font craindre le pouvoir  
 Elle fait tour à tour, éclairer, émouvoir ;

Et selon les fujets , sublime ou pathétique,  
 C'est leCoeur par sa voix qui s'énonce & s'explique  
 D'un Dieu juste & vengeur, elle suspend les coups ,  
 Et désarme son Bras déjà levé sur nous.  
 Ses soupirs véhémens apaisent sa colère ;  
 Un Fils qui seroient retrouve en lui son Père.  
 Souvent d'un long Manteau le Fourbe revêtu,  
 Montre en lui le Pécheur qui prêche la Vertu.  
 Ce que vous proposés , faites le bien entendre ;  
 Peut on croire, en effet, ce qu'on ne peut comprendre ?  
 Pour dissiper la nuit de l'Incrédulité,  
 Il faut que la Raison nous prête sa clarté.  
 Un Discours trop abstrait, en vain frappe l'oreille,  
 L'Auditeur fatigué ferme l'oeil & sommeille.  
 La louange ne sert qu'à nourrir nôtre Orgueil :  
 Un succès trop brillant est un fatal écueil.  
 Mais, indigne instrument de la Sainte Parole,  
 L'Orateur, quelque fois, lui même est son Idole ;  
 Et s'arrogant l'encens qu'il doit à l'Eternel,  
 Du Temple de son Dieu fait un profane Autel.  
 Un Ministre orgueilleux , que flâte l'Auditoire,  
 Pense à nôtre salut beaucoup moins qu'à sa gloire ;  
 Et sotement enflé d'un éloge trop vain,  
 Perd lui même le Ciel qu'il anonce au Prochain,  
 Prêcher la Vérité n'est point un jeu frivole,  
 La Chaire n'admet pas les clameurs de l'Ecole.  
 Là d'Argumens subtils l'artifice trompeur,  
 Sous le Masque du Vrai fait déguiser l'Erreur.

Quand

Quand le sens propre est bon, fuiez l'allégorique,  
 Et laissés à *Thomas* (\*) le Jargon scholastique.  
 L'écriture fournit de grandes Vérités ;  
 Ne cherchons point ailleurs de futiles beautés.  
 De figures sans nombre elle offre la matière ;  
 L'on ne broncha jamais, marchant à sa lumière.  
*Maurice* (\*), *Tillotson*, *Werrenfels*(\*\*) & *Caillard*(\*\*\*)  
 Ont tiré de son sein les Règles de leur Art.  
 C'est la qu'ils ont puisé la Divine Eloquence,  
 Qui, dissipant l'Erreur, conduit à l'évidence ;  
 Et pour nous rendre heureux, exerçant son pouvoir,  
 Ouvre aux plus Criminels la route du devoir :  
 Du Pécheur endurci confondant les Maximes,  
 Elle le fait rougir lui même de ses Crimes ;  
 Et lui montrant l'Enfer tout prêt à l'engloutir,  
 De son Coeur effraié tire un vrai repentir.  
 Une preuve, un récit, qui n'est pas vraisemblable,  
 Même à la Vérité done l'air de la Fable :  
 Ainsi ne mêlés point à la Religion,  
 Du Fanatique impur l'indigne fiction.  
 Trop crédule Orateur craignez sur nos Misères  
 D'adopter des Dévots les mystiques Chimères.  
 Il est des Vérités que Dieu cache à nos yeux,  
 Gardons nous d'y porter des regards curieux.  
Vouloit

(\*) *Thomas d'Aquin.*

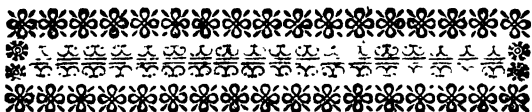
(\*) *Pasteur & Professeur à Geneve.* (\*\*) *Pasteur & Prof. à Bâle.* (\*\*\*) *Pasteur à Dublin.* *On a d'excellens Sermons de ces Illustres Prédicateurs.*

Vouloir percer le noeud de ses Décrets sublimes,  
 C'est marcher, folement, sur le bord des Abîmes,  
 De l'Être tout parfait l'Auguste Majesté  
 Jette sur ses secrets un Voile redouté.  
 L'on n'en fait point assés pour un Esprit rebelle ;  
 Mais assés pour un Coeur & docile & fidèle.  
 De ce que vous prêchés soiez bien convaincu,  
 C'est au seul Vertueux à prêcher la Vertu.

C'est ainsi, cher M<sup>++</sup>, qu'entrant dans la Carrière,  
 Je t'y montre en tremblant une foible lumière.  
 Bientôt, plus fort que moi, m'éclairant à ton tour,  
 Dans la nuit de l'Erreur tu porteras le jour.  
 Au Flambeau de la Foi, ralume nôtre zèle,  
 Sois de tes Auditeurs l'amour & le modele.  
 Romps le piège fatal que tendent les Plaisirs.  
 Pour les seuls Biens du Ciel excite nos desirs ;  
 Et détachant nos Coeurs d'une Loge fragile,  
 Marche & guide nos pas vers l'éternel Azile.  
 Le grand but d'un Chrétien de son bonheur jaloux,  
 Doit être en nous sauvant d'être au Ciel avec nous.

*Geneve le 27. Sept. 1746. J. B. TOLLON,*





## L E T T R E

*Sur l'état des Ames après la Mort jusques à la Résurrection.*

**V**ous avés souhaité, *Monsieur*, que je rendisse publiques mes idées sur l'état des Ames après la Mort jusques à la Résurrection, contre l'opinion de ceux qui prétendent que c'est un état de sommeil & d'insensibilité; parce, dites vous, que cette opinion privant l'Homme de l'esperance de recevoir, en sortant de cette Vie, un dédomagement de ce qu'il perd, le prive par là d'un encouragement à la Vertu, puisque l'Homme est toujours moins animé par l'idée d'un bonheur à venir & très éloigné, que par celle d'un bonheur présent ou prochain; & qu'elle ôte de plus à des Parens & des Amis, qui viennent à perdre des Persones chéries, la consolation que leur doneroit l'idée de la félicité dont elles jouissent.

Répondre à cela, que le tems qui s'écoulera depuis la Mort à la Résurrection, quelque long qu'il soit, ne paroitra qu'un instant, vu que notre Ame, dans cet état  
d'insens-

d'insensibilité, ne peut juger de sa durée. Cette Réponse satisferoit peut être des personnes acoutumées à ces idées abstraites. Mais celles qui ne le sont point, & qui font le plus grand nombre, desquelles l'imagination sera éfraïée par ce tems énorme, par ces milliers de Siècles qui peuvent s'écouler encore depuis la Mort à la Résurrection, ces personnes, dis je, ne seront assurément pas rassurées ni consolées par cette Réponse, & ne regarderont pas moins tout ce tems là come réellement perdu, & le moment de leur félicité future comè très reculé.

Je vais essaïer, *Monsieur*, de remplir vôtre atente, dans l'espérance qu'un examen un peu aprofondi sur cette Matière levera du moins les doutes de ceux qui auroient quelque penchant à doner dans cette opinion, s'il ne peut ramener ceux qui en sont déjà imbus.

Les raisons que l'on avance pour la soutenir ne peuvent être tirées, que de la liaison intime de l'Ame avec le Corps & de l'influence de ce dernier sur elle: Influence si grande & si efficace qu'il ne se passe pretque rien chez lui que l'Ame ne le ressent. Elle éprouve des sentimens plus ou moins vifs. suivant que le Corps est bien ou mal constitué.

De lui dépend très souvent la joie, la tristesse, les plaisirs, les peines, Si le Corps tombe en foiblesse, ou en létargie, l'Ame semble pour ainsi dire perdre la vie & le sentiment. Et si le Corps reprend ses forces & son mouvement, elle reprend aussi les siennes. Ce a étant, il est fort vraisemblable, *dit on*, que quand le Corps vient à être entièrement détruit, tout sentiment s'éteint aussi en elle, jusques au rétablissement de ce Corps.

D'ailleurs cette liaison intime ne pouvant s'expliquer, en suposant l'Ame une Substance distincte de la Matière, il faut qu'elle en soit un attribut. Et come le Corps n'est formé que par l'assemblage des parties de la Matière, il est naturel de croire que quand cet assemblage est détruit, & les parties de la Matière qui le compose, entièrement divisées & desunies, l'Ame ne peut qu'en souffrir & perdre le sentiment.

Pour répondre à ce qui vient d'être dit, je n'entreprendrai point de soutenir ici que l'Ame soit une Substance distincte de la Matière, cela a déjà été traité plusieurs fois beaucoup mieux que je ne pourrois le faire. Je m'atacherai uniquement à faire voir, qu'en la suposant même un attribut de la Matière, on n'en peut point conclure que le Corps étant détruit, tout sentiment soit éteint



éteint ou suspendu dans nôtre Ame jusques au rétablissement du Corps. Je prie le Lecteur de vouloir bien me suivre dans l'examen que je ferai de ce que peut signifier & emporter cette proposition: *L'Ame est un attribut de la Matière.* Car il est nécessaire de conoitre toute l'étendue du sens d'une proposition ou supposition, considérée come principe, pour être en état d'assûrer que telle ou telle conséquence en résulte nécessairement.

Si nous parcourons tous les attributs dont nous conoissions jusques ici la Matière susceptible; l'étendue, la figure, le mouvement, la solidité, la fluidité, l'attraction, l'union des parties, nous n'en voions aucun duquel nous puissions dire, C'est dans celui là que réside le sentiment & la pensée, sans tomber dans des Conséquences absurdes & puériles; & personne, je pense, n'a jusques ici avancé ou crû de bonne foi, qu'une figure ronde ou quarrée, un mouvement plus ou moins vite, ou déterminé de tel ou tel côté, l'union de plusieurs parties de Matière, qui avant cette union ne pensoit point, que ces choses, *dis je,* pussent produire le sentiment de la lumière, des couleurs, & les idées du présent, de l'avenir, du juste, de l'injuste.

Nous sommes donc forcés de reconoitre

que si la Matière pense, c'est par un attribut particulier & qui ne nous est connu que par les effets, comme la solidité nous est connue par la résistance des parties à se séparer, ou l'attraction par leur tendance à s'approcher; que cet attribut est distinct & indépendant de tous les autres, comme le mouvement est indépendant de la figure, de la solidité; qu'il n'a aucun rapport avec eux, puisque nous ne voyons aucune nécessité que la Matière soit étendue, les parties unies, ou figurées, ou en mouvement, pour penser. Cela étant, nous ne voyons point, par conséquent, que cet attribut dépende de l'organisation du Corps, qui n'est autre chose que l'union, la figure, & le mouvement des parties qui le composent.

Il faut donc chercher cet attribut dans la Matière même, dont nos Corps sont formés, en faisant abstraction de tous les autres. Mais il ne peut être répandu dans les fluides, qui changent sans cesse, se perdent & se réparent, dont l'augmentation ou la diminution n'apporte aucune différence dans la faculté de penser, à moins que par leur perte entière, le mouvement venant à cesser, & les organes du Corps à se déranger, la liaison de ces organes avec l'Âme, ou la portion de Matière où elle

elle réside ne vienne à être entièrement détruite

Cet attribut n'est pas non plus répandu dans les parties solides, sans être attaché à aucune particulièrement. Si cela étoit, l'amputation d'un bras ou d'une jambe devoit diminuer la faculté de penser ou de sentir; ce qui n'arrive nullement, & l'expérience nous apprend que le sentiment subsiste quelque fois encore, come si on l'éprouvoit dans la même partie qui a été separée du Corps.

La faculté de penser & de sentir ne réside pas non plus dans les organes des sens, Puisque un Vieillard, qui a perdu celui de l'ouïe & de la vûe, qui n'a plus celui du goût & de l'odorat, peut encore penser, réfléchir, composer, indépendamment de toute communication avec les objets qui l'environent.

Dira t'on que la pensée résulte de l'organisation de quelques parties du Corps? Mais si cette organisation n'est autre chose, come je l'ai dit, que l'union, la figure, & le mouvement de ses parties, comment la pensée résultera t'elle de l'assemblage de ces attributs, qui pris separément n'en peuvent produire aucune.

Il faut donc que cette faculté de penser réside dans quelque partie du Corps placée

de manière à pouvoir communiquer avec toutes les autres, & que la faculté de penser soit en elle un attribut naturellement attaché à la Matière, ou une prerogative que le Créateur lui ait accordé.

L'Anatomie nous apprend que tous les nerfs de la vûe, de l'ouïe, du nez, du palais, tous ceux qui sont les organes du sentiment, & des mouvemens volontaires, qui tapissent les parties intérieures & extérieures du Corps, tous ces nerfs, dis-je, aboutissent à une partie particulière du cerveau. Tant que ces nerfs ne sont point altérés ou obstrués, le sentiment se communique à cette partie, & les mouvemens volontaires se font avec facilité. Mais si les nerfs ont souffert quelque altération ou sont obstrués, les parties où ils aboutissent perdent le sentiment, l'Âme n'est plus informée de ce qui s'y passe & ne peut plus les mouvoir.

L'expérience confirme cette découverte. Nous sentons que toutes nos volontés, qui tendent à mouvoir les différentes parties du Corps, partent du même lieu; que la partie du cerveau d'où part la volonté de remuer la main, est la même qui fait mouvoir le pied, qu'elle ajuste & compasse les mouvemens des différentes parties de manière qu'ils ne se contrarient point. Ce qui ne pourroit arriver avec tant de justesse & de

de précision, si la même partie du cerveau qui determine les mouvemens des unes, ne déterminoit aussi les mouvemens des autres.

Les comparaisons que nous sommes en état de faire de nos sensations différentes prouvent encore cette vérité. Il faut que les impressions des objets sur les organes des sens se transmettent à la même partie du cerveau, pour les pouvoir comparer; ce que nous avons ouï, avec ce que nous avons vû; ce que les yeux nous apprenent de la figure & surface des Corps, avec ce que nous en apprend l'atouchement.

Toutes ces découvertes anatomiques, & nos propres expériences ne laissent donc aucun doute que le siége du sentiment & celui de la volonté ne réside dans une portion unique de la Matière, qui compose nôtre Corps, de laquelle les actions doivent être & plus promptes, & plus variées que celles d'aucune autre.

Or si la faculté de penser, qui réside dans cette partie unique, est, ou un attribut attaché à la Matière, ou une prérogative que le Créateur lui ait accordé. & non un effet de son organisation avec les autres parties du Corps, come je l'ai fait voir, elle n'en dépend point, elle peut subsister sans elle; & cette portion de Matière & sa faculté de penser,

peuvent demeurer saines & entières, malgré la dissolution du Corps.

Si l'on convient que la Matière ne peut être anéantie, qu'elle conserve toujours ses attributs, tels que l'étendue, malgré la petitesse infinie où elle peut être réduite, la figure, malgré ses changemens; pourquoy celui de la pensée ne subsisteroit il pas, malgré les variations & le changement des autres attributs?

Si les principes dont les Corps sont composés sont indissolubles, sans quoi tout se détruiroit dans le Monde animal & végétal, si l'expérience nous apprend que des Corps soutiennent la violence du feu le plus ardent que nous connoissons, je veux dire celui du Miroir brûlant, sans perdre leur volume & leur poids; Pourquoi cette portion de Matière, à laquelle est attaché l'attribut de la pensée, seroit elle détruite, & ne pourroit elle résister à la Cause qui divise & détruit les organes du Corps,

Il faut donc admettre une faculté de penser en nous, qui n'est point dépendante de l'union, de la figure & du mouvement des parties du Corps, par conséquent de son organisation; qui peut n'être point altérée par leur altération, & qui peut subsister, malgré les changemens & la destruction totale du Corps. Appellés cette  
faculté

faculté pensante, attribut de la Matière, donés lui le nom d'Ame, ou tel nom qu'il vous plaira, il n'importe, si dans le foud, elle n'est point atachée à l'union & à la division des parties du Corps, & si elle a les avantages que j'atribue à un Etre simple, que je crois être entièrement distinct de la Matière, & n'avoir rien de comun avec elle.

Voïons à présent, si cette partie, étant conservée entière, doit perdre tout sentiment, quand la liaison avec les organes du Corps est rompüe, ou si au contraire elle ne peut pas conserver ses facultés & les exercer.

L'expérience nous apprend que la liaison de nôtre Ame avec nôtre Corps a un double effet. Le premier est de transmettre à nôtre Ame l'impression des objets extérieurs & de les lui faire conoitre par les sensations, come aussi de nous avertir de tout ce qui se passe dans nôtre Corps en bien ou en mal. Mais dans tous ces cas les organes ne sont que des Agents morts, insensibles, qui n'ont de mouvement que celui qu'ils reçoivent des objets extérieurs, & qui ne participent point aux sentimens qu'ils font naitre dans l'Ame. Tous ces sentimens, ou la faculté du sentiment, résident uniquement dans cette portion du Cerveau à laquelle

les nerfs aboutissent, & qui conserve cette faculté, quoi que la communication soit interrompue. Les nerfs optiques ou auditifs viennent ils à être obstrués, l'Âme perd alors à la vérité le sentiment de la vûe & de l'ouïe qu'elle avoit avant cela; mais cette obstruction est-elle levée, l'Âme reprend ces sentimens. Ce qui prouve que cette faculté subsiste touûjours, malgré le dérangement des organes, & ne le perd point, quoiqu'elle ne puisse l'exercer sans eux.

Le second éiet de cette liaison, c'est l'exécution de toutes les volontés de l'Âme, qui met les organes en mouvement, soit pour les apliquer aux objets dont elle veut recevoir l'impression, les considerer, saisir ceux dont elle a besoin pour ses vûes, mouvoir ceux qui servent à faire conoitre ses pensées, en un mot à exécuter tout ce qu'elle resout. Dans ce second cas, l'Âme est purement active. Bien loin de dépendre des organes, ils sont eux mêmes soumis à ses volontés; elle les tire toutes d'elle même & de son propre fond; en un mot c'est en elle que réside l'action & la vie. Elle se procure même sans leur secours les sensations des couleurs, des figures, des sons qu'elle rapelle; les sentimens même du toucher, du goût, de l'odorat; tant'il est vrai qu'elle a en elle un principe de vie,

in-



indépendant du Corps, indépendant des objets extérieurs, & qu'elle ne tient que de son Créateur.

L'oeconomie du Monde où nous vivons, & les vûes de la Providence en nous y plaçant, demandoit que nôtre Ame fût unie à des Corps organisés, pour remplir toutes les parties de son plan. Il falloit que ces organes fussent proportionés aux besoins auxquels le Créateur nous a assujétis; qu'ils nous avertissent de ce qui se passe au dehors de nous; qu'ils servissent à comércer avec les autres Homes, dont le Createur s'est proposé l'union par le comerce réciproque des besoins & des services mutüels; & qu'une partie fût destinée a l'entretien & à la propagation des Individus. Mais dans l'oeconomie qui succédera à celle ci, ces besoins n'aïant plus lieu, cette liaison ne sera plus nécessaire.

Cette Vie n'est donc pas, à parler exactement, la Vie de nôtre Ame, elle est simplement la liaison de nôtre Ame avec les organes de nos Corps; & la Mort n'est autre chose que la solution de cette liaison. Elle ne fait qu'intercepter l'impression des objets sur elle par leur moïen, & le pouvoir qu'elle avoit de mettre en mouvement ces organes. Mais elle ne détruit point la faculté de sentir, de penser,

qui résidoit en elle avant cela ; puis que , come nous l'avons vû , cette faculté en est indépendante.

Si elle conserve cette faculté , pourquoi ne pourroit elle avoir conoissance des objets , & de ce qui se passe hors d'elle , dans une œconomie différente de celle qu'elle vient de quitter , par des moïens différens de ceux qui lui ont servi jusques là. Concevons nous mieux coment elle peut recevoir le sentiment de la lumière & des couleurs par le mouvement & l'impression des nerfs optiques sur elle , qu'elle ne peut recevoir ce même sentiment par l'impression directe & immédiate des raïons visuels ? Comprendons nous coment elle peut choisir avec tant de facilité & de promptitude , sans se tromper , dans cette multitude innombrable de nerfs , qui aboutissent au cerveau , précisément ceux qui servent à mouvoir la langue , les doigts , & les autres parties du Corps , & cela sans les conoitre , sans savoir ce qu'elle fait ? Tous ces Phénomènes , ceux de la vûe , de l'ouïe , de la parole , du chant , ne sont ils pas infiniment au dessus de notre conception ?

Pouvons nous donc , avec quelque ombre de raison , regarder come impossible que cette portion de Matière , où nous suposons toujours

toûjours que réside la pensée, aïe la connoissance des objets, comunique avec eux, & les autres Intelligences, sans le secours des organes de nos Corps, parce que nous ne pouvons avoir une idee de la manière dont se feroit cette connoissance & cette communication sans eux ?

Le Créateur, qui, sans organes corporels, conoit parfaitement toutes les Créatures, par des facultés dont nous n'avons pas d'idée, ne peut il pas leur avoir communiqué une partie de cette faculté, pour en faire usage dans une autre œconomie ?

Dailleurs la Vie de l'Ame est elle bornée aux simples sensations qu'elle reçoit par les organes du Corps ? Ne vit elle pas encore par une infinité d'autres sentimens, qui n'en font point des effets ? Nos joies, nos peines, nos plaisirs, nos douleurs, n'ont ils pas d'autres sources plus abondantes, & qui contribuent bien plus efficacement au bonheur & au malheur de l'Homme, telle que l'amour de l'estime, la crainte du mépris, l'amitié, la haine, en un mot tous ces sentimens qui naissent du Commerce des Homes, & tous indépendans des organes des sens ? Nôtre Ame ne peut - elle donc pas avoir, au sortir de cette Vie, tous ces sentimens, par son comerce avec les Intelligences ? Si nous n'en concevons pas la nature

nature & la manière, cela ne fait rien à la question; il fuffit qu'il foit très poffible, par les raifons que j'ai avancé, tirées de la nature.

Pour mieux faire fentir combien font trompeufes les apparences fur lesquelles on fonde cette conjecture, que tout fentiment de Vie eft éteint, ou fufpendu dans l'Ame à la mort du Corps, qu'il me foit permis de faire une fupofition.

Je fupofe que l'état naturel de l'Home dans cette Vie fût un état de réveil fans interruption, qu'il n'eût jamais éprouvé celui du fommeil, ni les fonges qui l'accompagnent ordinairement.

Je fupofe encore que la mort fût précifément l'état de fommeil, tel que celui d'un Létargique, pendant lequel le Corps n'eût plus aucune apparence de vie, fi ce n'eft une refpiration très foible & le batement des artères; que le fang, circulant avec moins de force, ne remplit plus les petits vaiffeaux; que fon vilage vint à pâlir & fe flétrir; il auroit affûrément toutes les apparences d'un Home mort, & fi trompeufes que plus d'une fois on a envelopé & mis dans le Cercueil, pour mortes, des perfonnes qui ont vécu plusieurs Années après; que dans cet état les Corps fuflent embaumés & confervés. Cét état nous l'appellerions

Mort,

Mort, & ces Morts ne le paroistroient pas moins réellement, que ceux qu'on enterre aujourd'hui.

N'ayant alors aucune idée de l'état d'un Home qui songe, nous serions bien éloignés de le soupçonner. Il seroit impossible qu'il nous vint dans l'esprit, qu'une personne, ne donnant aucun signe de sentiment, & dont tous les sens sont fermés à l'impression des objets, pût avoir des sensations aussi vives que celles que nous éprouvons dans les songes; qu'il pût voir des multitudes d'objets avec leurs couleurs & dans les mouvemens les plus vifs; qu'il pût entendre des Concerts harmonieux, & goûter sans exception tous les plaisirs, éprouver toutes les douleurs que nous éprouvons en veillant; qu'il eût des Conversations suivies, qu'il éprouva de la joie, de la tristesse, de l'amour, de la haine, & toutes les passions dont nous sommes susceptibles. Dans une ignorance profonde de la possibilité de ces phénomènes, nous regarderions come Visionnaire toute personne qui hazarderoit de soupçonner seulement quelque chose d'aprochant

L'opinion & la prevention où nous jetteroient les apparences nous ferroit raisonner, come l'on raisonne aujourd'hui sur celles qui frappent nos yeux, & nous nous en servions

tions pour opposer à ce que la Révélation nous dit de cet état, dans plusieurs endroits.

Concluons donc, qu'on ne doit pas compter sur les apparences, ni décider, parce qu'elles sont contraires à l'idée que nous nous formons d'un état encore inconnu, que cet état soit impossible, ou incompatible avec notre nature.

On dira peut être, qu'il y a une grande différence d'un Homme tel que celui que je viens de représenter à un Homme mort effectivement. Dans le premier, les organes du cerveau n'étant pas détruits, il n'est pas impossible qu'il s'y forme des images & des idées, pendant cet état. Au lieu que dans un Homme réellement mort, le cerveau & toutes les parties qui le composent étant défunies & réduites en poussière, cela n'est plus possible. J'en conviens, & je ne prétends pas que ma comparaison soit juste dans toute son étendue, il suffit qu'elle porte sur les apparences, come on n'en peut disconvenir, & qu'elles soient les mêmes dans l'un & dans l'autre cas, pour conclure, que si elles nous trompent dans le premier, elles peuvent nous tromper de même dans le second.

Tout ce que je viens de dire jusques ici établit, à ce qu'il me paroît, d'une manière assez claire :

Que

Que la Pensée ou l'Ame matérielle ou immatérielle, ne réside point dans les parties du Corps fluides ou solides, ni dans les organes des sens.

Que son siège est dans une partie unique placée dans le cerveau.

Que cette partie, quoique liée avec l'organisation du Corps & dépendante d'elle quant aux impressions des objets extérieurs, n'en dépend nullement quant à la faculté de la volonté, à ses déterminations, au choix qu'elle fait des organes dont elle a besoin, & que ses facultés naissent de son propre fond.

Que cette partie est de telle nature que la destruction du Corps n'entraîne point la sienne.

Que la cessation du mouvement dans le Corps & de sa liaison avec cette partie n'éteint point le sentiment ni la pensée en elle.

Que par conséquent elle peut avoir ses volontés, ses sensations, ses affections, quoi que séparée du Corps, conoitre les objets extérieurs & commercer avec les Intelligences, quoi que nous n'en comprenions pas la manière.

Il me reste à voir s'il y a lieu de présumer, que ce qui peut être, soit effectivement, & quelles raisons nous pourrions avoir pour l'assurer.

La première est tirée de la sagesse & de la bonté du Créateur. Vous paroît il vraisemblable, *Monsieur*, que Dieu, de qui tous les Ouvrages semblent fait pour une durée non interrompue ; & pour l'immortalité, desquels le plus grand nombre subsiste & persévère sans interruption dans les mouvemens & son cours règle depuis tant de siècles, dont plusieurs, qui semblent être détruits, renaissent pour ainsi dire de leurs cendres, dont les parties, & dans les Animaux & dans les Végétaux, se réunissent sans cesse pour leur reproduction & ne sont jamais sans action & sans vie : Vous paroît il vraisemblable, *dis-je*, que le Créateur ait excepté l'Homme, la plus noble de ses Créatures, celle qui porte à plus juste titre le nom de Créature, vivante de cette règle générale ; qu'il permette que son existence & sa vie, après quelques Années, tombent tout d'un coup dans une espèce d'aneantissement, pour y rester des milliers peut être des mille millions de siècles ; qu'il laisse ainsi son œuvre imparfaite & come suspendue à l'époque de la mort ? En vérité cette idée ne répond point à celle que nous donne ses autres Ouvrages. N'avons nous pas lieu plutôt d'en presumer, que puisqu'il a pris soin de donner à l'Homme pendant la courte durée de cette Vie, toutes les facultés



tés qui ont du rapport à les besoins, il pourvoira à la continuation de cette même Vie, par de nouvelles facultés & de nouveaux sens proportionés à l'Oeconomie où il doit entrer, & sans doute plus étendûes. que celles dont nous jouissons dans l'état où nous sommes : Etat qui peut passer pour une Mort, vû les bornes étroites de nos sens & de nos connoissances ?

Mais ce qui doit décider la question, ce sont les Déclarations de l'Auteur même de la Vie, par *JESUS-CHRIST* & les Disciples. Déclarations si formelles & si précises, que je ne fais comment on peut les éluder, quand même on rencontreroit de plus grandes difficultés que celles que je croi d'avoir levé, vû qu'elles naissent toutes de nôtre ignorance sur cet état, & de nôtre impuissance à le concevoir.

Ces Déclarations nous aprènent que le Corps & l'Ame sont deux choses distinctes, & que la mort du Corps n'interrompt & ne suspend point la Vie de l'Ame.

*JESUS CHRIST* parlant à les Disciples, pour les affermir contre les persecutions, leur dit : *Ne craignés point ceux qui, peuvent ôter la Vie du Corps, & qui après cela ne peuvent tuer l'Ame; mais craignés celui qui après avoir ôté la Vie peut précipiter dans la gehenne, & l'Ame & le Corps \**.

Z

La

\* Luc. XII. 4. 5. Math. X. 28.

La distinction que *J. Christ* fait ici de la Vie du Corps, & de celle de l'Âme, n'est point faite come en passant & par occasion : C'est une verité sur laquelle il apuie pour rassûrer ses Disciples contre les fraieurs de la Mort.

Dans la Réponse qu'il fait aux *Saducéens*, qui nioient l'Immortalité de l'Âme & la Resurrection, Il leur dit : *Or que les Morts ressuscitent, Moïse même l'a déclaré, lors qu'il apelle le Seigneur, le Dieu d'Abraham, d'Isaac. & de Jacob, car il n'est point le Dieu des Morts, mais des Vivans \**, puis qu'ils sont tous vivans, devant lui. Que peut-on demander de plus formel, pour détruire la double erreur des *Saducéens*, & sur la Resurrection & sur l'existence des Anges & des Esprits, qu'ils nioient ? *Jésus Christ* leur prouvant par cette Réponse, que les Patriarches, non seulement ressusciteroient, mais que privés de leur Corps ils étoient deja même vivans en Esprit devant Dieu.

*Marthe*, Soeur de *Lazare*, n'ayant pas compris le sens de l'assurance que *J. Christ* lui donoit sur la Resurrection prochaine de *Lazare*, & lui aiant répondu : *Je sais que mon Frère ressuscitera au Jour de la Resurrection*; *Jésus Christ* auroit pû le contenter de lui répondre, qu'étant la Resurrection & la Vie,

il

\* Luc Ch. XX 27.

\*\* Jean Ch. XI. 24. 25.

il pouvoit & alloit reflusciter *Lazare*, dès ce jour la même; mais il ajoute : *Celui qui croit en moi vivra, quand même il seroit mort, & tout Homme vivant qui croit en moi ne mourra jamais: Crois tu cela?* Je demande ce qu'il auroit pû repondre de plus précis & de plus propre à lever les doutes de toute persone qui l'auroit interrogé sur le sujet même qui forme presentement nôtre Question.

Enfin *J. Christ* répondant au Brigand converti\*. *En vérité je te dis que tu seras aujourd'hui avec moi en Paradis.* Cest un Miracle, dit on, que *JESUS CHRIST* acorde à la Conversion. Mais pourquoi *JESUS-CHRIST* avoit il fait cette faveur à un homme exécuté pour les Crimes? Par ce qu'il le convertit & le reconoit pour le Messie. La refuseroit il donc a des milliers de Martirs, qui ont souffert le suplice volontairement pour soutenir la même verite & rendre le même témoignage?

Prenés la peine, *Monsieur*, de réfléchir un moment avec attention, & de rassembler ces Discours de *Jésus-Christ*, prononcés en différentes occasions & tous se raportans à la même chose: *Ne craignez point ceux qui peuvent tuer le Corps & ne peuvent davantage: Dieu n'est point le Dieu des Morts mais des Vivans: Il est le Dieu d'Abraham,*

Z 2

d'1-

*d'Isaac, & de Jacob, puis qu'ils sont tous vivans devant lui: Celui qui croit en moi vivra, quand il seroit mort, & tout Home vivant qui croit en moi ne mourra jamais: En verité je te dis que tu seras aujourd'hui avec moi en Paradis. Quelle idee prendriés vous, je vous prie, de cet état futur, si vous lisies ces Discours pour la première fois, ou si vous n'aviez jamais oui discuter cette Matière?*

Voions encore ce que *St. Paul*, le plus éclairé de tous les Disciples, pense & dit la dessus, & quelles sont ses espérances. Dans sa II. Epitre aux Corinthiens Chap. V. 1. & suivans, il dit: *Car nous savons que si cette Maison de terre est détruite, nous avons dans le Ciel un Edifice, une Maison éternelle, qui n'est point l'ouvrage des Homes. Et c'est ce qui fait que nous soupirons dans celle ci, desirans d'être revêtus de notre Maison céleste; car tant que nous sommes dans cette Terre nous gémissons. C'est pourquoi nous voudrions, non pas être dépouillés, mais revêtus, afin que ce qu'il y a de mortel en nous soit absorbé par la vie. Et Dieu, qui nous a formés pour cet état, nous a aussi donné son Esprit, pour en être les arbres, ainsi nous sommes toujours pleins de confiance, bien que nous sachions que tant que nous habitons dans ce Corps, nous sommes éloignés du Seigneur. Mais dans la confiance que nous avons, nous aimons mieux partir de ce Corps, & être avec le Seigneur.*

Quand

Quand nous n'aurions que ce seul endroit de *St. Paul*, il suffiroit pour faire voir, qu'il avoit l'idée d'une autre Vie independante de son Corps, lequel il regardoit come un obstacle à son bonheur. Et son impatience d'en sortir prouve qu'il esperoit & qu'il comptoit de jouir de ce bonheur immédiatement après la destruction de son Corps. Cet Apôtre témoigne en plus d'un endroit la même impatience & la même espérance. En parlant aux Romains Ch VIII. 23. *Nous soupirons*, dit il, *dans l'attente de l'adoption & de la delivrance de nos Corps*: Aux Philippiciens Ch. I. 21. *Car J. Christ est ma vie, & mourir est mon gain. Je voudrois bien partir, pour être avec le Seigneur, parce que cela seroit de beaucoup meilleur pour moi. Mais le plus utile pour vous est que je demeure encore dans ce Corps: Et come je suis persuadé de cela, je sais que je demeurerai quelque tems avec vous tous, pour vôtre avancement dans la foi & vôtre joie*

Remarqués, *Monsieur*, que *St. Paul* opose ici le tems qu'il souhaitoit de passer avec le Seigneur en partant de son Corps, avec celui qu'il compte de vivre encore avec les Fidèles pour leur avancement. *Je voudrois partir*, dit il, *pour être avec le Seigneur, parce que cela seroit de beaucoup meilleur pour moi; mais il est plus utile pour vous que je demeure dans ce Corps.* *St Paul* pouvoit il

mieux designer le tems précis & déterminé de son bonheur prochain, qu'en l'oposant avec celui qu'il comptoit de vivre encore avec les Fidèles, & pouvoit il expliquer d'une manière plus claire ses idées & ses espérances? Dirat'on qu'il faut prendre ses paroles dans un sens figuré & non littéral? Mais après tout ce que j'ai dit, je ne sai quelle raison on pourroit avoir de rejeter ce dernier. Cela est fort bien & même indispensable quand le sens littéral est absurde, ou sujet à des conséquences absurdes ou contredit par d'autres Passages; mais ici il n'y a rien d'aprochant. Si *St Paul* parle, en plusieurs endroits, de la Résurrection come d'un retour à la Vie qui fera le bonheur des Fidèles, c'est en la faisant envisager come la consommation & le dernier période de la félicité. *Ces personnes*, dit il aux Hébreux Chap. XI. 39. *n'ont point encore reçu la récompense promise, parce que Dieu n'a pas voulu qu'ils arrivassent à la perfection sans nous.* Mais ce n'est point à l'exclusion de cet état mitoyen pour lequel il soupire, & qu'il dit être beaucoup meilleur pour lui.

En voilà assez, *Monsieur*, sur ce sujet. Les Réflexions auxquelles il a donné lieu, me confirment toujourns plus dans l'opinion où je suis que nôtre Ame est une Substance entièrement distincte de la Matière, & qu'elle tient de la nature du Créateur, qui l'a formée à son image.



## LE SERIN PERDU.

### CHANT III.

Elle finissoit à peine ces mots, d'une voix entrecoupée, que sa main tremblante soulève le Rideau. Un noir pressentiment l'éfraie. Son cœur palpitant est dans une agitation inconcevable, ses yeux . . . . . hélas! . . Le Rideau soulevé les laisse errer sur la Cage vuide: Ils n'y voient plus le cher Oiseau.

O ma Muse! C'est ici que j'implore ton secours, avec une ardeur égale au besoin que j'en ai. Ah! si jusques ici ton souffle divin m'a valu quelques applaudissemens, si tu ne m'as pas abandonné à ma faiblesse, viens avec des forces encore plus grandes, viens m'inspirer maintenant, mais qu'un feu plus vif m'anime; ou plutôt décris toi même les larmes de *Lépidie*, & tires en des yeux de ceux qui t'entendront.

À la vue de ce désastre, frappée comme d'un coup de foudre, elle resta d'abord immobile; la douleur ferma le passage aux plaintes, l'acablement la rendit muette. Mais enfin ces mots cent fois interrompus  
se

se firent passage au milieu des sanglots & des soupirs. Je ne l'avois que trop bien prévu: Voilà donc, *Aspasie*, voilà la cruelle explication de mon songe; voilà ce que me présageoit ce jeune Berger, qui m'a si fort charmé par son apparition, & si affligé par sa perte. Hélas où ne s'introduit pas notre imagination séduite! Augures des choses à venir, les songes revêtent la forme qui a le plus de rapport à nos pensées ordinaires. Cher Oiseau, qui m'as été enlevé, sous quelle forme pouvois-tu paroître qui désignât mieux l'amour que j'ai pour toi? Après toi, qui pouvoit plus me charmer que celui qui te représentoit? Hélas, quelque différence qu'il y ait entre ta nature & la sienne, il n'y en avoit guères entre l'amour que j'ai porté à l'un & à l'autre, entre les plaisirs que vous m'avez d'abord causés, entre la douleur que je ressens de vôtre perte. Fatal amour, qui n'a pour objet que des objets qui m'échappent! Fatal attachement, dont les nœuds sont toujours rompus! Que vous ai je fait, Dieux cruels, pour me punir ainsi par l'endroit le plus sensible? Du moins la première fois, quelque ravissement que m'ait causé la vue du Berger, ce n'étoit au fond qu'une chimère & qu'un songe; ce n'étoit qu'une illusion; mais ma perte présente a la réalité par dessus l'autre.

sans



fans être moins douloureuse qu'elle. Oui, *cher Serin*, tu as existé réellement. Ce n'est point en songe que tu venois te réchauffer dans mon sein, que tu voltigeois sur mes doigts, que tu piquois légèrement mes lèvres de ton bec. Ce n'est point en songe que tu pouffois des sons si mélodieux qu'ils charmoient tous ceux qui t'entendoient. Hélas! Plût aux Destins que cela fut! Plût aux Destins que je ne l'eusse jamais vû & aimé qu'en songe! Je ne regretterois pas une Ombre vaine, je ne pleurerois pas la perte, qui n'est hélas que trop réelle. Mais a présent il erre, exposé à mille maux: Le froid, les rustiques Oiseaux qui l'environnent, la faim peut être, hélas, & sa foiblesse, tout me fait craindre pour lui. Dieux! Dans quel état es-tu à présent, cher Oiseau, & dans quel état étois-tu autre-fois? Pourquoi as-tu quité tant de délices pour tant de douleurs? Pourquoi as-tu abandonné tes chères Maitresses? Comment as-tu pô laisser par ta fuite la triste *Lépidie* dans le désespoir? Ah cruel! Son amitié t'étoit elle à charge, te lassois-tu de ses caresses? Non il faut que quelque accident imprévû t'ait fait échaper. Tu aura voulu. . . . Lasse de parler, à ces mots, elle resta quelque tems dans le silence. Ses yeux fixés en terre & quelques larmes qui en couloient montroient

assez son trouble & son abatement. En vain les Amies, presque aussi affligées qu'elle, l'exhortoient à le modérer; distraite, elle ne les entendoit point, ou vaincue par la douleur, elle les entendoit sans fruit. Mais à quoi servent mes vaines lamentations dit elle encore? Quel est le fruit de mes larmes? Te rapellent elles? Helas si elles avoient ce pouvoir, d'où ne serois tu pas revenu? Mais si tu vis encore, Oiseau qui m'est si cher, n'as tu pas droit de me reprocher mon indolence? Si je t'aime, que ne fers je mieux mon amour? Est ce ainsi que je montre celui que j'ai pour toi? Est ce là la preuve de ma tendresse? Ah je le vois & j'en rougis, pour te sauver, les regrets & les larmes sont inutiles, il faut des actions. Allons donc: Réparons l'injure que nous t'avons faite: Volons te chercher & ne revenons qu'avec toi. Tes ailes foibles ne t'auront pas porté bien loin, Mes pas allégés par l'Amour te devanceront & t'ateindront: Mes bras te saisiront: Je te réchaufferai dans mon sein come auparavant: Tu reconnoitras ta chère Maitresse, & elle reconnoitra son cher Oiseau. Allons. A ces mots, sourde à la voix de ses Amies, qui la rapellent, elle vole dans la Plaine, & d'un pas précipité par la passion, elle les laisse bien loin d'elle. Interdites, & délespé-

désespérant de l'atteindre, elles rentrent en méditant les moyens de la détourner. Puissant Amour, hélas, que ne peux tu pas faire sur le cœur d'une Belle!

*Lépidie* avoit déjà traversé la Plaine fortunée, sans faire attention à ses beautés, & conduite au hazard par le desir de retrouver son cher Oiseau, elle entroit dans une route écartée, qui se présentoit à elle; elle poursuit encore quelque tems d'un pas déjà rallenti par la fatigue: Elle commence à douter du succès de ses recherches, elle jette en vain ses regards inquiets sur les Arbres d'alentour, la longueur du chemin l'éfraie, & la fatigue, jointe à la douleur lui ôte les forces: Elle ne marche plus que lentement. Cependant un Bosquet se présente à elle. Ravie de trouver un lieu si propre à se reposer, elle se couche mollement sur le gazon verd. La solitude de ce lieu, l'ombre épaisse qui le couvroit, le murmure d'un doux Ruisseau, tout invitoit au sommeil; mais la douleur qui agitoit *Lépidie* lui en interdisoit les charmes. Cher Serin, ah quel seroit mon plaisir, disoit elle, si attiré come moi par les charmes de ce lieu, tu venois t'y reposer à présent! Si tu savois jusqu'où le regret de ta perte a porté tachère Maitresse, si tu savois les pleurs qu'elle a versé pour toi & les courses qu'elle a fait  
pour

pour te retrouver, avec quelle promptitude ne reviendrais-tu pas consoler par ta présence la triste Lépidie? Mais, hélas, peut être . . . . A ces mots prononcez avec plus de lenteur, elle demeura acablée; ses yeux se fermèrent, les bras s'abatirent, un profond assoupissement la saisit, & bientôt elle crût être de nouveau transportée dans la même Forêt qu'elle avoit vû dans son songe. Les mêmes objets se présentent à elle: Elle contemple encore avec douleur le lieu où le Berger aimable a été englouti; elle Parole de quelques larmes, & l'honneur de quelques soupirs. Mais son Ombre en sort soudain, un magique Enchantement la retient, & malgré elle, elle demeure éloignée. *Lépidie*, dit elle, aimable *Lépidie*, cessez vos plaintes, finissez vos lamentations, vous retrouverez vôtre cher Oiseau: Je vous en suis le gage, allez consulter *FAVORABLE*: Elle vous enseignera où vous devez le chercher: Allez. La Fée qui m'enchaîne m'empêche de vous en dire davantage. Alors l'Enchantement cessa, *Lépidie* se réveilla, mais avec un courage nouveau: L'espérance délicieuse, régna dans son cœur, ses forces furent réparées, & persuadée par les Conseils du Berger, elle tourna ses pas légers vers le Palais de la Fée *FAVORABLE*. Ainsi lors qu'après un Célibat de trente ans,

ans, on vient annoncer à *Talestris* l'heureuse nouvelle de son Mariage, son front se déride, elle sourit enfin, l'aigreur ordinaire de son Esprit se dissipe, & elle en marche deux fois plus légèrement.

*Lépidie* avoit déjà fait quelques pas, & son courage ranimé lui donoit des forces pour en faire encore bien d'autres, quand une *Coline* délicieuse se présente à ses regards. Un Auteur François \*, en dix pages, n'auroit pû décrire toutes les beautés, & l'imagination la plus féconde n'auroit pû toutes se les représenter. Au dessus étoit un Palais, aussi embéli, selon la coutume, par les mains de l'Art, que par celles de la Nature. *Lépidie* légère & pleine d'espérance n'en étoit pas bien éloignée: Encore quelques pas, elle y touchoit. Mais la Fée *Envieuse* voïoit ce spectacle, & le voïoit avec indignation. Irritée de ce que les démarches avoient eu si peu de fruit, & que le trouble qu'elle avoit excité alloit être apaisé si promptement; elle s'élance soudain en fureur, & pousse un cri horrible. On n'en entend point de semblables, quand les Aquilons irritez se joïent des Girouettes des Chateaux d'*Irlande*, quand *Célimène*

con-

\* Les Anglois font, come chacun le fait, dans l'opinion, vraie ou fausse, que les Auteurs François sont fort distus, & qu'avec deux ou trois pensées, ils ont l'art de remplir plusieurs pages. C'est ce que nôtre Poëte insinue 164.

congédie la Suivante, ni même quand P. en est à l'Application de son Sermon. Il fit rétentir les Airs, & la Belle errante en fût éfraïée. Mais corrigeant cette démarche imprudente, *Envieuse* médite quelque ruse pour détourner ou du moins pour retarder les pas de *Lépidie*. Elle se tait donc, & s'envelopant d'un sombre Nuage, elle descend quelques pas avant *Lépidie*, & frappant la terre de la Baguette puissante qu'elle porte par tout, elle en fait sortir un Palais, dont la moitié y demeure encore cachée; l'autre seulement s'élève au dessus. Aussi maligne qu'ingénieuse, la Fée l'avoit rempli de tous les Objets capables d'amuser *Lépidie* pendant quelque teins; car si par des trompeuses embuches, elle eût pû la retenir pendant soixante minutes deux fois réitérées, & empêcher pendant ce court espace que la Fée *Favorable* ne la secourût, les puissans Enchantemens auroient pû faire perdre le *Serin*, & malgré toutes ses recherches, jamais l'Animal chéri n'auroit été rendu à son empressement. Tels étoient les Décrets de la respectable Assemblée des Fées.

*Envieuse* satisfaite se retire & va former dans son Palais des desseins dignes d'elle, pendant que, par son artifice, *Lépidie* surprise tomboit dans les filets qu'elle lui avoit dressé. Elle continuoit sa route avec confiance

stance, soutenüe par l'espérance de voir bientôt *Favorable*, dont le Château peu éloigné se monroit à elle au dessus de la Coline. Mais bientôt le nouveau Palais, plus près encore que celui de *Favorable*, & fruit dangereux des artifices d'*Envieuse*, s'offre vis à vis d'elle. Son entrée étoit ouverte, & par ces ouvertures, on entrevoïoit mille Ameublemens magnifiques. En faut il plus pour exciter la curiosité d'une Belle ? Brûlant de le voir de plus près, *Lépidie*, d'un pas léger, y entre sans crainte, conte sans obstacle. Hélas ! si tu avois sù, Beauté infortunée, dans quel lieu tu portois tes pas ! Si tu avois sù combien les Ornemens en étoient dangereux, & pour quel dessein ce Palais désert en étoit rempli, que tu l'aurois fui avec promptitude ! Que tu aurois crain de le toucher ! Mais un Destin cruel te conduisoit là, pour te faire éprouver ensuite toutes les douceurs d'une Protection favorable. Ainsi les Mortels sont les jouïets du caprice des Puissances supérieures.

Qui pourroit décrire & la surprise & la joie qui s'emparèrent du cœur de *Lépidie*, à la vüe des riches beautez dont ce Palais brilloit ? Ses yeux s'animèrent d'un feu plus vif, son visage devint serein, & ses larmes furent oubliées pour un moment, come ce-  
lui

lui qui les avoit fait verser : Et qu'un satirique Censeur ne taxe point son Esprit d'inconstance : Non . . . elle ne perdoit pas pour toujours son cher *Serin* de vue ; elle oublioit son Oiseau dans une situation où mille autres Belles auroient oublié leurs Amans mêmes. Le Cœur d'une Femme peut-il donc sans cesse s'ocuper du même objet ? En exige-t-on un attachement toujours égal & soutenu ? Et quelle Belle à sa place n'auroit pas été saisie d'admiration ? Quelle Belle auroit vû sans extase, ici une Toilette superbe, chargée de Colifichets magnifiques, là un choix de Romans nouveaux & de Lettres galantes, là un tas de Billets doux les plus passionnez, par tout des Lustres éblouissans ; & ce qui est digne d'une attention bien plus grande, des Robes où l'Or, l'Argent & la Soie éclatoient à l'envi ; des Jupes superbes, des Coëffures de la dernière Mode, des Pantouffles, en un mot, si bien faites & si mignonnes, qu'elles estropioient les pieds ; des Corps si ravissans qu'ils ôtoient l'appétit ? L'Esprit d'une Belle est-il à l'épreuve de tant de beautez ? Peut-il moderer à cette il vue les transports de la joïe qu'il ressent ?

*Lepidie* consideroit un si beau spectacle, d'un œil curieux & animé. Tantôt elle parcouroit les vastes Apartemens du Chateau ; elle



elle alloit de Chambre en Chambre & de Sale en Sale, & decouvroit toujours dans chacune quelque nouvelle magnificence. Tantôt elle s'amusoit à déployer, avec surprise, les Etoiles superbes & les Habillemens somptueux, qui brilloient de tous côtez. Mais la Toilette arrête les regards incertains; elle les fixe dans un Miroir, qui se presente à elle. Satisfaite de ses Apas, elle sourit doucement, & mécontente de sa parure. elle emprunte un nouveau secours, pour relever encore ses charmes, come si elle se désoit de son pouvoir. Elle decouvre mille Vases d'argent & de vermeil: Une lumiere subite sort des Diamans, qui sont renfermez dans les uns; les plus doux Parfums s'exhalent des autres. Ici un Escadron d'Epingles dressees, lui offre ses forces. Là elle trouve dequoi relever, par un contraste ingénieux, la blancheur naturelle de son teint. Ici de quoi lui prêter les indices équivoques d'une pudeur souvent feinte, ou des couleurs acordees à peu de Beutez. Là & là sont sur la Table des fers pour emprisonner ses cheveux, & les forcer à prendre une tournure bizarre; des Tours de Diamans & de Perles pour enchaîner & embélir un Cou d'albâtre; une Gaze fine & deliée destinee à couvrir à demi une Gorge éblouissante, & non à la cacher;

A

ensu

enfin mille Ornemens ingénieux qu'une Belle seule peut posséder & décrire, & que les Muses n'ont jamais connus, par modestie ou par indigence.

Les charmes & le doux sourire se plaçoient sur les lèvres de *Lépidie*, à mesure qu'elle se paroît. Châque mouvement de la main faisoit éclore quelques nouveaux apas. L'Amour sembloit étaler sa Jupe & y placer les desirs. Tantôt on auroit crû qu'il arrangeoit lui même les Boucles de ses Cheveux, & au sortir de ses mains, elles étoient celles de *Bélinde* \*. Cet ingénieux & agile Enfant, intéressé dans les charmes de *Lépidie*, s'efforçoit de lui tenir lieu de l'aide qui lui manquoit. Cependant à travers la joie qui l'environtoit, on apercevoit de tems en tems des regards inquiets, qui marquoient son incertitude & sa crainte. Surprise de se voir seule, elle s'apercevoit enfin que ce lieu étoit extraordinaire. Eblouie d'abord par les beautés qu'elle y avoit vûe, elle n'avoit songé qu'à les examiner. Enfin elle craignit quelque piège. Cette Toilette lui devint aussi suspecte, qu'elle lui avoit été d'abord agreable. Son Esprit flotant étoit  
joïeux

\* *Bélinde*, dont parle nôtre Auteur est la Belle qui fait le sujet de l'ingénieux Poëme de Mr. Pope, intitulé en Anglois, *The rape of lock*, la Boucle de Cheveux en évéc. Quoiqu'il soit cet Ouvrage soit dans le goût de celui-ci, nôtre Poëte n'en a rien imité, & la description de la Toilette qu'on voit ici, est fort différente de celle de Pope, come il est facile de s'en assurer.

joieux & triste, en même tems ; sa parure lui plaisoit & lui déplaisoit.

De même quand pousse par une ardeur invincible, *Tircis* devient téméraire auprès de sa chere *Thémire*, elle le menace par ses discours, & le rassure par les yeux ; sa voix lui dit de s'écarter ; & les regards le rapellent ; ses actions mal de concert entr'elles découvrent qu'elle ne se fâche qu'à regret, & parce qu'il faut se fâcher ; elle lui acorde le pardon en refusant de le lui acorder.

Mais hélas, *Lépidie*, si tu conoissois le danger que tu cours, que la legere inquiétude que tu ressens, se changeroit en crainte & en douleur réelle. Encore quelques instans & ce sera fait du cher *Serin* que tu oublies, mais que tu n'oublies pas pour toujours : Encore quelques instans, & *Envieuse* aura fini les redoutables Enchantemens qu'elle a méditez. Sors au plûtôt de ce Palais funeste : Déteste ses beautez fatales, qui n'étoient qu'un piègé pour t'arrêter : Va parler a *Favorable*, avant l'instant qui va s'écouler, & épargne toi par ta promptitude la douleur sensible de ne révoir jamais le cher Animal que tu cherches.



# EXPLICATIONS.

*Du Problème Historique, Quel est le plus  
fameux des Romains ? proposé,  
Journ. de Septembre pag. 224*

**V**Oici ce qu'un Savant de *Zurich* nous a écrit sur ce Problème.

„ Entre les Romains fameux, célèbres  
„ & illustres, on distingue *Romulus*, Fonda-  
„ teur de la Ville de *Rome*, *Jules - Cesar*,  
„ *Pompée*, *Auguste*, *Mecenas*, *Germanicus*,  
„ *Marius* & *Sylla*, *Lepidus* & *Antoine*,  
„ *Trajan*, *Titus*, &c. On trouve dans la  
„ Classe des Orateurs & des Philosophes  
„ *Cicéron*, *Caton* &c; dans celle des Poë-  
„ tes, *Horace*, *Virgile*, & *Ovide*; dans celle  
„ des Historiens *Tacite*, *Florus*, *Quinte-*  
„ *Curce*; & parmi les Phisiciens *Pline*. On  
„ place au rang des Héros *Horatius Cocles*,  
„ *Marcus Curtius*, *Regulus*, *Brutus*, & une  
„ infinité d'autres. Mais le plus fameux,  
„ le plus célèbre & le plus illustre des Ro-  
„ mains, depuis la mort de *Jésus Christ* jus-  
„ ques à nos jours, est, suivant moi, le  
„ Pontife de *Rome*, qui réunit un Pouvoir  
suprême

„ suprême dans l'Etat Ecclesiastique & Ci-  
 „ vil. Le Pape ocupe la place des Césars.  
 „ Il s'est élevé au dessus deux ; il a étendu  
 „ son Autorité par toute la Terre ; il croit  
 „ & dépofoit les Empereurs & les Souve-  
 „ rains. On lui a doné les titres fastüeux  
 „ de Roi des Rois, de Très Saint Père  
 „ de Chef de l'Eglise Catholique, de Lieu-  
 „ tenant de Dieu en Terre. Il est révé-  
 „ dans tous les Lieux de l'Univers où l'on  
 „ professe la Comunion Romaine. Toutes  
 „ les Comunions en général parlent de lui  
 „ en bien ou en mal N'est il donc pas  
 „ le plus célèbre, le plus illustre & le plus  
 „ fameux des Romains, *in bonam* & *in ma-*  
 „ *lam partem* ?

Une Demoiselle de C. . . près de  
*Neuchâtel*, nous a adressé, ses Conjectures  
 sur ce Problème, & elle croit que le plus  
 illustre, le plus fameux des Romains, dont  
 on parle le plus, & qui doit être connu des  
 Savans & des Ignorans de toutes les Co-  
 munions Chretiennes, est l'Apôtre *S. PAUL*,  
 qui étoit Citoyen de *Rome*. Mais Mr. M \* \* de  
 Genève, nous paroît seul avoir rencon-  
 tre la véritable Solution du Problème, &  
 déterminé, dans le sens de l'Auteur, *quel*  
*est le plus fameux des Romains, celui dont il*  
*ne se passe point de jours, peut être même*  
*d'heures ni de momens, qu'une multitude*

*infinite de Persones n'ait occasion de penser à lui  
& de prononcer son nom.* Cette Solution  
se trouve dans les Vers suivans, qu'il nous  
a envoiez: Elle se raporte à P O N C E - P I -  
L A T E , Gouverneur de *Judée*, qui con-  
danna le Sauveur du Monde à la Mort,  
& que les Chrétiens nomment tous les  
jours, en récitant le Simbole des Apôtres,

**J**'ai résolu ce matin  
Ce Problème difficile  
Sur le plus fameux Romain.  
Ce n'est point le grand Emile ;  
Caton, César ou Brutus,  
Cicéron, Trajan, Titus,  
Héros dont la gloire éclate.  
Vous allez chercher trop haut ;  
Mais c'est, graces au Credo ;  
Qui! . . . Le grand Ponce-Pilate,





## V E R S

Sur Monsieur B \* \* \* , par le Traducteur du Poëme Anglois.

*S*outien de l'Honneur Helvétique ,  
B \* \* cre , Toi qui joins au Savoir de Varron  
L'Élégance de Cicéron ,  
Et la Délicatesse Atique ;  
Quand je vois ton Esprit , toujours ingénieux ,  
En dépit du Tems envieux ,  
Par de nouveaux Ecrits consacrer sa mémoire ;  
Je pense que gagnè par le Dieu des Savans ,  
Saturne respecte tes Ans ,  
Autant qu'il respecte ta gloire.

---

## EPIGRAMME.

Sur un Bossu , qui avoit beaucoup  
perdu au Jeu.

*L*a perte que tu fais, Damon, n'est pas commune,  
Tu dois en avoir le Cœur gros ;  
Aussi l'on dit qu'à tout propos  
Tu pestes contre la Fortune ,  
Qui déjà dès long tems t'avoit tourné le dos.



# NOUVELLES

*Eclésiastiques & Littéraires.*

L'Eglise de *NEUCHÂTEL* vient de perdre *M. DAVID DE SANDOZ*, l'un de ses Pasteurs, & Doïen actuel de la Vénérable Compagnie des Pasteurs de la Souveraineté de *Neuchâtel & Valangin*. Ce zélé Serviteur de *DIEU*, qui étoit entré dans sa 80. Année, quita cette Vie périssable, pour jouir de la bienheureuse immortalité, le 30 du Mois dernier Il fût enseveli le 3. de celui ci. La Vénérable Compagnie des Pasteurs de l'Etat assista en Corps, à son Convoi funèbre, demême que Messieurs les Quatre Ministraux, Petit & Grand Conseil de la Ville, & la Justice de la Châtelainie de Thièle: Il y eût outre cela un très grand nombre de Persones de tous rangs, qui s'empressèrent de rendre les derniers devoirs, & de marquer la part qu'ils prenoient à la perte d'un Pasteur, vénérable par sa douceur, sa droiture, son zèle, sa piété & sa charité: Vertus qui formoient l'essence de son caractère & qui lui ont gagné constamment l'amour  
&



& le respect des Eglises dont la Providence lui avoit confié le soin. Les lumières qu'il avoit acquises dans les Affaires Ecclesiastiques, lui avoient attiré une confiance marquée de la Vénéritable Classe, qui le nommoit ordinairement dans les Commissions les plus épineuses, & qui lui a conféré à reïterées fois le Décanat. Elle l'avoit même confirmé dans cette Dignité les trois dernières Années de sa Vie consécutivement ; Distinction dont il n'y a d'exemple qu'en la Personne de M. OSTERVALD son Illustre Collègue ; la Compagnie le choisissant toutes les Années un nouveau Chef. En 1707. qui étoit l'Année de l'Interregne, il fût élu Doïen pour la première fois, & il en remplit les fonctions avec tant de prudence, de sagesse & de dignité, qu'il se concilia, dans ces tems délicats, l'approbation générale & l'estime des Hauts Prétendants à la Souveraineté. Le Tribunal Souverain des Trois Etats l'aïant ajugée à S.M. FREDERIC I Roi de Prusse, M le Doïen *de Sandoz*, à la tête du Corps des Pasteurs, adressa un très beau Discours au Ministre Plénipotentiaire de ce Monarque, relatif à la circonstance, qui fût imprimé avec d'autres, & qui sera toujours ainsi que plusieurs de ses Harangues, un monument de ses Talens pour l'Art oratoire

toire. Il étoit encore Doïen en 1724. lors que le Roi *FREDERIC GUILLAUME* envoya M. le Baron *de Struncké* à *Neuchâtel*, en qualité de son Ministre Plénipotentiaire : C'étoit aussi un tems délicat, qui demandoit beaucoup de capacité, de sagesse & de prudence dans les Chefs des différens Corps de l'Etat.

M. le Doïen *de Sandoz* naquit le 1. Août 1667. Il étoit Fils de M. *J. Jaques de Sandoz*, Conseiller d'Etat & Commissaire Général, & de Dame *Barbe Hori*, Fille de M. *Henri Hori*, Chancelier & Conseiller d'Etat : On lui donna une Education conforme à sa Naissance, & ses Etudes se firent avec succès dans les Académies de *Zurich* & de *Genève*. A l'âge de 21. Ans, il fût consacré dans le St. Ministère. On le nomma Diacre de *Valangin* en 1693. Il fût établi Pasteur de la même Eglise en 1696; de celle de *Dombresson* en 1701; & il remplaça en 1720. dans le Pastorat de *Neuchâtel*, M. *TRIBOLET*, l'un des grands Théologiens que cette Ville ait produit. Le Dimanche de sa réception, après avoir été présenté à son Eglise le matin, il fit le soir un Sermon très touchant sur ces paroles du *Psaume CXIX. 106. J'ai juré, & je le tiendrai, d'observer les Ordonances de ta Justice.* On peut dire, avec vérité, qu'il a fidèle-

fidèlement observé ce beau Voeu : Sa Vie, consacrée au Seigneur & aux Devoirs du St. Ministère, a été en édification & en exemple à son Eglise, jusques à la fin de sa belle & longue Carrière, qui vient d'être terminée par une mort heureuse.

Ce digne Serviteur de Dieu, qui conoissoit tout le prix de la Pieté, en a ressenti les plus doux fruits, & éprouvé par son expérience, *qu'elle est accompagnée des Promesses de la Vie présente & de celle qui est à venir* : Le Ciel lui a accordé une Famille, qui lui a doné beaucoup de satisfaction De son Mariage avec Mademoiselle DE BERGEON, Fille de M. De Bergeon, Conseiller d'Etat & Maire de Neuchâtel, il laisse Mrs *David de Sandoz*, Maire de la Sagne ; *J. Henri de Sandoz*, Conseiller d'Etat, Chatelain de Thiéle & Chevalier de la Générosité ; *Charles de Sandoz*, Pasteur des Eglises de *Serrières & Peseux*.

Pour remplacer M. *de Sandoz* dans le Pastorat de *Neuchâtel*, la Classe fit, suivant la coutume, une Election de trois Membres de son Vénérable Corps, & nomma, pour concourir, M. *Deluze*, ci devant Pasteur de *Valangin*, & alors Ministre du Mardi à *Neuchâtel* ; M. *Cartier*, Pasteur de la *Chaux du Milieu* ; & M. *De Montmollin*, Pasteur à *Môtier - Travers*. Cette nomination aiant été présentée & agréée par Mrs. les Quatre Mi-

Ministres & Conseil de Ville, ces trois Pasteurs prêchèrent, le Dimanche 23. & le Mercredi 26. du courant Mois d'Octobre, en présence du Conseil & de l'Eglise. Le Discours de M. Deluze étoit tiré du Psaume CXXII. 6. *Priez pour la Paix de Jérusalem.* M. Cartier traita ces paroles de l'Épître de St Paul aux Galates Ch. I. 10 *Si je cherchois à plaire aux Hommes, je ne serois pas Serviteur de Christ.* M. de Montmollin avoit pris son sujet dans la II. Épître de St Paul aux Corinthiens Ch. II. 16. *Et qui est suffisant pour ces choses?* Ces trois Discours, dignes des Savans Théologiens qui en étoient les Auteurs & de l'Auditoire éclairé devant lequel ils furent prononcés, se trouvoient ornés de beautés différentes, en particulier de la solidité, du pathétique & de l'onction que la Chaire demande; aussi reçurent ils une Approbation générale, & il seroit à désirer, pour l'édification publique, qu'on les mit sous la Presse. Le 26 Messieurs du Conseil firent choix de Mr. Deluze: Il fût présenté à l'Eglise le Dimanche suivant, & installé en la manière acoutumée dans le Pastorat de Neuchâtel.

Mr. Im-Hoff Libraire de Bâle, a fini depuis peu l'impression d'un Ouvrage, qui sera bien recû du Public: Il est intitulé: *La Géographie Universelle, où l'on donne une Idée abrégée*

*gée des quatre Parties du Monde, & des différens lieux qu'elles renferment, par Jean Hubner, Licencié en Droit à Hambourg &c. Traduite de l'Allemand, 1746.* Cet Ouvrage est sur Papier colé & très bien exécuté. Les six Editions Allemandes, qui en ont été faites en peu de tems, sont des preuves parlantes du mérite de cette Géographie. On s'est attaché à donner toute la perfection possible à cette Edition Française. Elle contient 6. Volumes in 8. Le I. donne la Description du Portugal, de l'Espagne, de la France & des Pais Bas, & renferme 478 pages, compris l'Indice. Le II. décrit l'Angleterre, l'Ecosse, l'Irlande, la Suisse & l'Italie, & contient 516 pages. Le III. parle du Danemarck, de la Norvège, de la Suède, de la Prusse, de la Pologne, de la Moscovie, de la Hongrie, & de la Turquie en Europe: Il est de 446. pages. Le IV. est de 597. pages, & traite de l'Asie, de l'Afrique, de l'Amérique, & des Pais inconnus. Le V. fait conoitre en 528. pages, la Bohème, l'Autriche, la Bavière, la Franconie, la Souabe, le Haut & le Bas Rhin. Le VI. enfin a pour objet la Westphalie, la Basse & la Haute Saxe, & contient 456. pages. Le prix de la Souscription étoit 3. Florins, valeur d'Empire, mais présentement on en paie 4. Florins.

Le Sr. *Im-Hoff* avoit pris la hardiesse de dédier cette Géographie à Monseigneur le Marquis

quis de COURTEILLES, Ambassadeur de S.M.T C. en Suisse, sans l'en avoir prévenu; mais, SON, EXCELLENCE aiant parcouru plusieurs endroits de cet Ouvrage, a jugé, par différentes raisons, qui n'échaperont point à tout Lecteur impartial, qu'il n'étoit point convenable que son Nom parût à la tête de ce Livre. C'est ce qui engage le Sr. *Im-Hoff* a déclarer que cette Epitre Dedicatoire doit être regardée come nulle, dans les Exemplaires où elle pourroit se trouver, & qu'il est mortifié d'avoir déplû, par un endroit qui avoit pour but de manifester sa vénération & son respect pour un Seigneur si illustre par son Rang & ses éminentes Qualitez.

---

Melle *Corrodi* de Zurich, Mr. R. de la même Ville, Mr. C. de Berne, & plusieurs autres Persones ont trouvé le mot du Logogriph du Mois dernier, qui est RELIGION. Voici des Vers, qui nous ont été envoieés de Genève sur le même sujet.

**J**ai deviné le mot, c'est la Religion.  
 Le reste n'est plus mon affaire.  
 En vain promet on un Salaire,  
 Pour déterrer l'Auteur, j'ai peu de passion.  
 Mais ici, que je puisse faire  
 Une Sage Réflexion;  
 Sur nôtre Cœur docile à toute impression,

Que

*Que ne peut pas, hélas, la fureur de transmettre  
Le vain souvenir de son nom!*

*L'un brûle un Temple illustre, & l'on voit dispa-  
roître,*

*De cent prodigés Roi, les Dons évanouis;*

*Et pour qu'on veuille le conoitre,*

*Un autre ouvre sa Bourse & promet six Louis.*

Genève.

CHRISOLIGORE.

**L**E Badinage suivant nous a été envoié sur le Prix proposé pour ceux qui devineront le nom de l'Auteur. Nous espérons qu'il le prendra sur ce ton là, & qu'il ne s'en ofensera point.

## EPIGRAMME.

Sur l'Auteur du Logogriphe de  
Septembre.

**U**N Auteur apocriphe  
D'un brillant Logogriphe,

*Nous promet plus d'un Mirliton*

*Pour décliner son Nom.*

*MUSE, vien remporter le prix qu'il nous propose!*

*C'est recevoir beaucoup, pour dire peu de chose:*

*Dévinons juste, & pour le prendre au mot,*

*Aprenons lui qu'il est un S \* T.*

MISODEME

**N**ous venons de recevoir une Pièce de Genève de Mr P.M; une Lettre adressée à l'Auteur du Problème historique, par un Savant anonyme de

M \*

## 374 JOURNAL HELVETIQUE

*M\*\*\*; & une autre Lettre aux Editeurs, de M. I. H. Falckner, Etudiant en Droit de Bâle, qui sont arrivées trop tard pour avoir place dans notre Journal. Ils expliquent tous trois le Problème par Pnnce Pilate. On prie l'Auteur, nonobstant ces Solutions, de faire part au Public des Reflexions qu'il avoit promises.*

*Des raisons particulieres nous ont empêché de doner l'Extrait des Lettres édisiantes & curieuses de Mr. Favre.*

---

### T A B L E.

Lettre sur l'Origine de la Variété des Saisons	291
Discours sur les grands Talens.	319.
Epître sur l'Eloquence de la Chaire.	330.
Lettre sur l'etat des Ames après la Résurrection.	334.
Le Serin perdu, Poëme, Chant III	359.
Solutions du Problème, Quel est le plus fameux des Romains.	362.
Vers à la loüange de M. B . . . cre	365.
Epigrame sur un Bossu qui avoit perdu au Jeu	365.
Nouvelles Eclésiastiques & Littéraires	366.
Explications du Logogriphe du Mois passé	372.
Epigrame sur le nom de l'Auteur de ce Logogriphe	373.

---

### ERRATA du Mois de Septembre

- Page 90 du Mercure Ligne 5. Duc de Richelieu, lisez, Marquis de Puiseux
- Page 233. du Journal L 9 1481 lisez 1181.
- Ibid. Ligne 11. Segistorf, lisez Jegistorf.
- Page 237 Ligne 25. Confius, lisez, Crusius.
- P. 241. L. 21. Hirsang, lisez, Hirsaug,
- P. 243. L. 25. fol 4. lisez fol. 2.
- P. 247. L. 16 1106 lisez 1016.
- P. 248. L. 25. 1489. lisez 1484.

